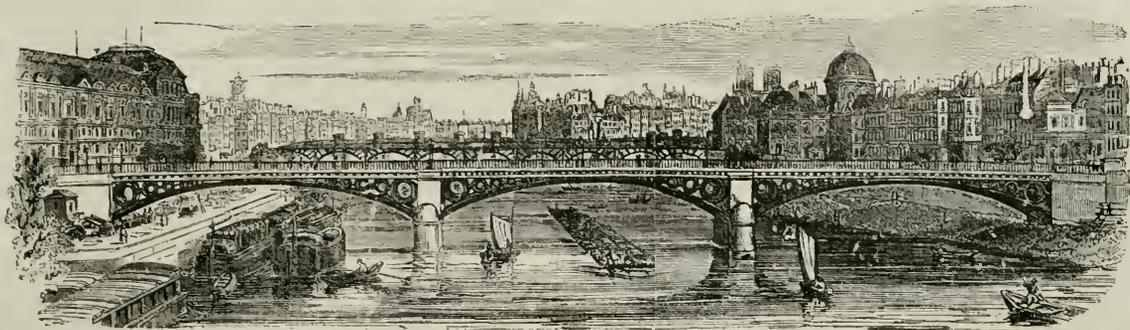


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 49. VOL. II. — SAMEDI 3 FÉVRIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Courrier de Paris. Vue de la Galerie Lebrun, à l'hôtel Lambert. — Histoire de la Semaine. Portraits de sir Francis Burdett. — De l'autre côté de l'Eau. Souvenirs d'une promenade, par O. N. (Soite.) Vue extérieure des constructions des nouvelles Chambres de Parlement anglais; Vues intérieures de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes. — Charles Nodder. Notice biographique et littéraire. Portrait par Tony Johannot. — Fragments d'un Voyage en Afrique. — Plaisirs et Misères de l'Hiver. Deux Gravures. — Études comiques. Le Trembleur, ou les Lectures danseresses. — La Pêche des Huîtres. Sept Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Allégorie de Février. — Modes. Une Gravure — Correspondance. — Problème d'échecs. — Rébus.

monument de l'art de Lesueur, de Lebrun et de Louis Le Van était livré, par affiche, au éprouve du plus offrant et dernier enchérisseur; le premier baton venu, pourvu qu'il emportât

l'enclère, pouvait acheter le droit d'élever une boutique, un magasin, une forge, un chantier sur les ruines de cette élégante architecture, à la place d'Ilébe, de Cérés, de Flore,

Courrier de Paris.

Le vent est au bal et au concert; on danse partout, on chante partout; Paris est inondé de billets de faire part qui courent la ville d'étage en étage, avec ces mots en post-scriptum: On dansera; — on fera de la musique. — Faire de la musique est la grande maladie du temps; tout le monde s'en mêle; il n'est si mince employé, si petit bourgeois qui n'ait ses virtuoses et ne donne son concert, prenant pour prima donna la lugère ou la brodeuse du coin, pour ténor le secrétaire de la mairie, et le sergent-major de sa compagnie pour baryton. « Tout marquis veut avoir des pages, » disait La Fontaine; aujourd'hui tout épicier prétend au Lablache, à la Malibran et au Rubini. Aussi, Dieu sait la cacophonie qui a cours et quel douloureux bacchanal se pratique, tous les soirs, dans les douze arrondissements, du premier étage à la mansarde; car la mansarde elle-même n'est pas à l'abri de la contagion; la mansarde joue de la clarinette ou du cornet à pistons; la mansarde est peuplée d'ut de poitrine qui meurent de faim, et de la sans feu ni lieu.

Quatre fêtes d'un caractère différent et d'un agrément particulier ont obtenu, cette semaine, la préférence sur toutes les autres: le bal de l'ambassadeur d'Angleterre, celui de la princesse Czartoriska et le concert donné par M. Frédéric Soulié; j'allais oublier le rent de M. Moreau-Sainti, de l'Opéra-Comique; ainsi, il y en avait pour tous les goûts; la politique et la diplomatie, les arts et les lettres, ont pu chanter un duo et faire un tour de valse.

Le bal de l'ambassadeur anglais avait attiré l'aristocratie des noms et des titres; il était difficile d'y faire un pas sans se frotter à un prince, à un duc ou à un baron; et plus d'une élégante danseuse a couru le risque, dans le tourbillon de la valse, de déchirer sa robe légère ou de nouer ses longs cheveux blonds ou bruns aux brochettes de croix russes, allemandes, italiennes et françaises qui hérissaient toutes les poitrines. Le bal, animé, éclatant, splendide, couronné de fleurs, ruisselant de perleries, s'est prolongé bien avant dans la nuit; tous les Etats de l'Europe y avaient leurs représentants, et cependant la plus complète et la plus gracieuse intelligence a régné d'un bout à l'autre de ce congrès accompagné par Tolbecque. Parlez-moi d'une contredanse pour mettre les affaires au pas! c'est d'un bal que naîtra tôt ou tard la paix et la fraternité universelles que les philosophes rêvent depuis si longtemps.

Tout Paris, — c'est le cas de le dire, — a dansé un bal de madame la princesse Czartoriska; les vieux échus de l'île-Saint-Louis ont tressailli de surprise au bruit de la donsonnée, de ces élégants égarés qui faisaient pâlir l'éclair des noirs paysés du quai d'Anjou, ordinairement silencieux et solitaire. C'est l'hôtel Lambert qui a servi de théâtre à cette fête splendide, l'hôtel Lambert, échappé comme par miracle au prosaïsme de notre époque, à la férocité de la bande noire et des marchands de terre! Il y a un an à peine, ce précieux



Hôtel Lambert. — Galerie due de Lebrun, servant de salon de conversation pendant le bal.

d'Apollon, de Vénus, de l'Amour et des Muses, hôte poétique que la palette du peintre et le ciseau du sculpteur avaient attachés aux voûtes et aux murailles comme autant de dieux protecteurs. — Madame la princesse Czartoriska a sauvé de

et outrage la mémoire de Lesneur et de Lebrun; elle a épargné à la mythologie l'insulte qui la menaça, à la barbe de Jupiter.

Aujourd'hui, non-seulement l'hôtel Lambert échappe à sa ruine, mais, grâce à une honorable munificence et à un goût délicat, l'art contemporain s'est empressé de rendre la vie à l'art du dix-septième siècle; un jeune architecte plein de mérite, M. Lincelle, est le dieu de cette restauration; il a redressé les murs, il a ramené les dorures, il a restitué aux ornements leur forme et leur saillie, aux peintures leur vivacité et leur couleur; tout est comme maintenant dans cet hôtel qui à l'heure si vieux, si délabré, qu'on semblait vouloir le jeter aux ornières comme un débris en lambeaux et une paille, Daubigny, Flaxland, Diane, Landry, Jupiter, les Muses et Mercure ont retrouvé leur beauté et leur sourire; et si Lesneur, si Lebrun, sortant de la tombe, pouvaient revenir visiter l'hôtel Lambert, ils se croiraient encore dans leur bon temps.

Pour ce bal de mardi, l'hôtel Lambert s'était paré de toutes ses splendeurs, et j'étais de tous côtés le feu de ses lustres et de ses mille bougies; à le contempler éclatant de lumières, et illuminant l'extrémité de cette île morte et sévère; à entendre les vives harmonies qui retentissaient sous ses voûtes, dans le bruissement de la valse, et, se glissant au dehors, allaient au loin mourir dans l'espace, sur les flots de la Seine, on aurait cru voir le séjour de quelque aimable déesse ou de quelque bon génie de la nuit, un palais fantastique habité par le plaisir.

Le plus vif et le plus charmant de la fête a eu lieu dans la grande galerie dite galerie de Charles Lebrun. L'illustre peintre y avait représenté le mariage d'Hercule et d'Hélène; Bacchus, Pan, Cybèle, Flore, Minerve, Junon, étaient les principaux fêtés de la noces. Ces peintures, parfaitement restaurées, sont du plus charmant effet.

Parmi les belles valseuses, on a distingué madame la baronne B..., on aurait pu dire pour Ericson. On voyait fort peu de rieurs et pas un seul crachat chez M. Frédéric Soulié, mais beaucoup de gens d'esprit; artistes, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, arrivaient de tous côtés; l'Académie, pour repeupler ses trois fauteuils vides, n'aurait eu qu'à jeter sa ligne au hasard dans cette foie d'écrivains de toutes sortes; plus d'un se serait empressé de mordre à l'hameçon.

Dans une pièce voisine du salon, les femmes étaient répandues; des girlandes de fleurs enfilées en festons au plafond et aux murailles leur indiquaient galement ce lieu d'asile. minuit les chants n'ont pas cessé; tantôt c'était Lablache qui sa verge et sa gaie; tantôt l'énergique et spirituel Boicq; puis Léry laissant courir sur l'ivoire du piano ses doigts agiles; et ainsi les heures s'en allaient en sons mélodieux. — M. Frédéric Soulié n'avait promis qu'un concert, et il a donné un bal par-dessus le marché; cela s'appelle faire les choses galement. Tout à coup, en effet, un fond de cette salle pleine de couronnes, de visages féminins et de parfums, on a vu s'élever comme une ombre légère; la foule masculine s'est entrouverte pour lui livrer passage; c'était madame Herz qui commençait la valse, livrant au bras de l'heureux valseur sa taille souple et flexible, et à ses regards son pâle visage et ses yeux d'almée. Le signal étant donné, toutes ont obéi au signal, les jeunes, les jolies et même les respectables. A trois heures du matin, la valse tourbillonnait encore au milieu des vives consignes qu'apportaient les sorbets parfumés et le punch aux vives couleurs. M. Frédéric Soulié a fait les honneurs de cette élégante soirée avec une spirituelle bonhomie; on a pu se convaincre que le terrible auteur des *Mémoires du Diable* et de tant de sombres romans est le meilleur diable du monde.

Cependant, si vous aviez voulu du plaisir franc, du plaisir sans étiquette, l'œil étincelant, le rire sur les lèvres, du plaisir épanoui, du vrai plaisir, il fallait aller chez M. Moreau-Saint. Il est arrivé à M. Moreau-Saint d'être prince et ambassadeur tout comme un autre, ambassadeur breveté par M. Serbie, prince de par la grâce de M. Planaud; mais, à son bal, M. Moreau-Saint n'était plus qu'un simple mortel. M. Moreau-Saint tout court, l'hôte aimable de son troisième étage. — Tout l'Opéra-Comique s'y trouvait en masse: madame Thillon, mademoiselle Lavoye, mademoiselle Revilly, mademoiselle Barcier, jusqu'à cette bonne maman Boulanger, qui n'a perdu ni sa verdeur ni sa gaie, et valse encore, à tous de bras, comme on valse à vingt ans; ce qu'il y a de tétons et de basses-tailles à l'Opéra-Comique forment le bataillon viril, si toutefois l'Opéra-Comique sait véritablement ce qu'on appelle basse-taille et téton. — L'Académie royale de Musique n'avait pas cru déroger en allant danser chez son petit cousin l'Opéra-Comique; et l'Italien italien honnêtement était en bon ordre; quant au Vaudeville, nous sentez qu'il se trouvait très-honorable de l'invitation, et nous regardait des glaces abondamment en signe de fraternité et de reconnaissance. Madame Volny agitait son noir sourcil d'un côté; madame Boche souriait de l'autre; ici madame esle Nathalie faisait la queue du chat, tandis que la roussotte Rose-Chéri basardait un avant-doux. Madame Page montrait sa mole pâleur et ses blanches épaules de petite duchesse, et mademoiselle Boisgontier prenait son air de tambour-major. — Parlez-moi de ces bals d'artistes où le cœur est sur la main, où personne n'a rien de caché pour personne, où la valse saillie part et débite avec le champagne? Les chevaux pur sang ne piaillent pas à la porte; mais l'homme cabriolet et la modeste citadine emportent plus de joie et plus de plaisirs cachés dans une belle nuit, que tous vos brillants équipages, mesdames les duchesses, n'en font galoper dans toute l'année!

La nouvelle était un leurre; on vous avait promis mademoiselle Gérito, et mademoiselle Gérito ne viendra pas; mademoiselle Gérito se moque de nous. Elle fut un pas vers l'Opéra, et tant au bout de la valse; vingt fois n'a-t-elle pas dit: «Mademoiselle Gérito ne nous arrive de son pied le plus léger.» On ouvrait la botte, on se tenait calmé, et déjà on

battait des mains; votre serviteur! point de Gérito; elle va à Naples, à Londres, à Milan, à Vienne, partout enfin, excepté à Paris, qui l'attend et qui la désire. Je sais bien que c'est la méthode de Galatée; mais enfin, Galatée se laisse prendre derrière son voile, et mademoiselle Gérito s'enfuit toujours; est-ce aussi pour qu'on coure après elle? Cependant, à force de courir, on se lasse, on perd haleine, et le Tybre le plus patient finit par envoyer Galatée au diable. (Que mademoiselle Gérito y réfléchisse, si elle tient, un jour ou l'autre, à prendre Paris pour son Tybre; plus tard peut-être il ne sera plus temps, et le heur aura trouvé une autre bergère.)

À défaut de mademoiselle Gérito, mademoiselle Tachioni nous était annoncée; et bien! nous n'aurons ni l'une ni l'autre; décidément les sylphides ne veulent plus de nous! — Puisqu'elles font les dédaigneuses, soyons biers à notre tour; adieu donc, sylphides migrantes! adieu, Gérito et Tachioni! Vous nous refusez l'honneur de votre jaret, on s'en passera; n'ayons-nous pas Carlotta Grisi, qui vous vaut bien, après tout, et mademoiselle Dumilâtre, qui fait de son mieux pour battre l'entrechat sur vos traces? Mademoiselle Adèle va livrer un combat décisif de jadis-battus et de ronds de jambe avant un mois; cette nouvelle tentative décidera positivement si la jolie danseuse doit prendre place à côté des illustres jambes. Le ballet en question est intitulé le *Caprice*; nous en avons déjà parlé, mais il n'était encore qu'à l'état de projet; on l'annonçait comme un ballet au herceau; aujourd'hui il est sur ses jambes, et n'attend que le coup d'archet de M. Habeneck pour marcher. Mademoiselle Adèle Dumilâtre y dansera le principal rôle; c'est ce rôle qui doit, dit-on, faire briller son talent d'un éclat tout nouveau. Nous ne doutons pas que mademoiselle Dumilâtre n'obtienne un grand succès; le sujet et le titre de l'ouvrage conviennent admirablement à une jolie danseuse; ces demoiselles savent si bien ce que c'est qu'un caprice!

Voici les *Bédouins flâneurs* qui reviennent sur l'eau. La modestie de l'auteur n'a pas dû dire plus de deux mots. Il craignait, disait-il, pour le succès de sa comédie, le grand bruit qu'on en avait fait. Cette crainte est entièrement dissipée; les rôles viennent d'être distribués aux comédiens, et le public donnera incessamment son avis sur la merveille. Pour le coup, l'affaire sera décisive, et nous verrons enfin de quel bois sont ces fameux bâtons, de bois sec ou de bois vert, de chêne ou de bouleau, du bois dont on fait des fagots ou des couronnes.

Mademoiselle Rachel, qui devait jouer le rôle de Viriarte dans le *Sertorius* de Corneille, y a renoncé après de longues études; elle abandonne *Sertorius* pour *Don Sanche d'Aragon* et la *Catherine II* de M. Romand. *Don Sanche* sera représenté vers la fin de février; *Catherine II* attendra le retour de mademoiselle Rachel, qui ira en Angleterre passer son congé du mois de mai.

Histoire de la Semaine.

Il semble vraiment que les orages parlementaires n'attendent pour gronder que la mise sous presse de *L'Illustration*, et que les éclats de la tribune soient provoqués par le bruit de nos machines. Ce qui nous était arrivé pour le numéro précédent s'est renouvelé pour celui-ci. Nous avons laissé la Chambre dans la discussion fort calme du paragraphe de l'adresse relatif à la loi annoncée sur la liberté de l'enseignement; rien n'avait passionné l'assemblée, ni un discours de M. de Carné, modéré dans la forme, mais plein d'exigences assez immédiates, ni une excellente réponse de M. le ministre de l'instruction publique, qui avait trouvé une sympathie presque générale. Nous avions vu voter le paragraphe sans conteste; notre numéro, croyant avoir tout dit, se mit à rouler sous la presse, afin de pouvoir le lendemain rouler vers nos abonnés des départements. A ce moment même fut mis en discussion le paragraphe final du projet, où la commission proposait de *flétrir* la démarche des visiteurs de Belgrave-Square. MM. Berryer et de Larochejaquelein, amenés à la tribune, et mettant à profit l'enseignement qu'ils avaient reçu du débat préliminaire, après avoir donné de courtes explications pour justifier leur conduite, se firent avec vivacité accusateurs à leur tour. M. le ministre des affaires étrangères, trop confiant dans son immense talent et dans l'énergie de sa forme oratoire, pensa, comme qui fut sa situation particulière, pouvoir repousser l'attaque et dominer les impressions de l'assemblée entière. Sans chercher à tourner la difficulté, il crut s'en rendre maître en l'abordant de front, et en commençant sa première phrase par: *J'ai été à Gand*. Prononcés une seule fois, ces mots auraient pu n'être pas sympathiques à toute l'assemblée; répétés à diverses reprises, ils en firent bouillir et en soulevèrent une immense part. Rien ne peut rendre la physionomie de la Chambre durant cette scène, dont l'histoire parlementaire n'a point offert le pendant depuis un grand nombre d'années. Les interpellations les plus vives, les reproches les plus cruels furent adressés, par une foule de membres siégeant sur les bancs de la gauche et du centre-gauche, à l'orateur, qui reprénaît sans cesse et fatigué sa phrase fatale: *J'ai été à Gand*. Le président du conseil, le maréchal Saut, celui qui fit tirer les derniers coups de canon à Toulouse et à Waterloo, pouvait, lui, aborder la tribune avec autorité dans une circonstance où il s'agissait de fidélité et de patriotisme. Sa gloire et ses vieux services auraient été plus importants que les vœux les plus hardis; car cette pénible scène a prouvé qu'il est dans les luttes politiques des circonstances où le talent, seul, peut

demeurer impuissant. Après l'illustre maréchal, M. Odilon Barrot n'aurait pas eu à prononcer, aux applaudissements de la majorité de l'assemblée, une sentence écoutée sans protestation. Le samedi, la Chambre, tout émue encore de l'orage qui, la veille, avait grondé jusqu'à huit heures du soir, s'est occupée des termes mêmes du paragraphe en discussion. Il faut le croire, la préoccupation fatale qui, la veille, avait porté le cabinet à choisir M. le ministre des affaires étrangères pour son organe, qui avait poussé ce ministre à redire sans cesse, malgré la Chambre et peut-être malgré lui-même, ces quatre mots irritants, cette même préoccupation a porté le ministre à vouloir maintenant, dans la rédaction du projet d'adresse, une expression qui empêchât le vote d'avoir un caractère d'ambiguïté, en ayant la Chambre en deux fractions presque égales et alliant au cabinet l'appui d'hommes disposés jusque-là à marcher avec lui. En vain, ces inconvénients, ces dangers véritables ont-ils été exposés d'avance; en vain M. de la Rochejaquelein est-il venu annoncer, par une déclaration qui a ému la Chambre, que c'était l'exclusion d'un certain nombre de ses membres qu'elle allait prononcer, on s'est obstiné aux banes ministériels, et une majorité de quinze voix a prononcé la flétrissure. — Déjà ce vote a porté de tristes fruits: les députés condamnés par ce jugement insolite ont protesté en résignant leurs mandats; de vives paroles ont été échangées entre les ministres et les députés, hier encore ministériels, mais qui ont cru devoir laisser le ministère s'engager sans la voie ou ils ne pouvaient consentir à la suivre. M. de Salvandy a été amené à adresser sa démission d'ambassadeur de France à Turin. M. de Salvandy a été porté par les suffrages de la Chambre à la vice-présidence; c'est un honneur qui lui a toujours été rendu depuis la session de 1840, où il dirigea la discussion de la loi sur les fortifications. M. de Salvandy comptait parmi les membres parlementaires du cabinet présidé par M. Molé. Aujourd'hui dans la nécessité de s'éloigner avec éclat, et d'une véritable fuite, que dissimulera mal le retrait annoncé luit annoncé de cette démission. Mais n'est-ce pas une haute bien autrement grave encore d'avoir fait naître une situation où le jugement de la majorité de la Chambre se trouve déformé au jugement de la majorité électoral, de cette souveraineté nationale dont on a, précisément dans la même phrase, proclamé la toute-puissance. Voilà donc les électeurs appelés à prononcer entre les flétris et les flétrisseurs. Sans nul doute, le voyage à Belgrave-Square n'obligerait point une majorité d'approuvateurs dans le pays, et s'il s'agissait de se prononcer sur l'opinion que l'on doit en avoir, les électeurs pourraient faire défaut aux démissionnaires. Mais ne pourront-ils pas voir, au contraire, dans le vote qui leur est demandé, une occasion de se prononcer contre les coups d'Etat par les majorités, toujours d'autant plus violentes qu'elles sont moins sûres de se maintenir? Enfin, ne pourront-ils pas leur tour, et en sens inverse, absoudre et condamner, nous ne dirons pas flétrir? Quelle situation se sera-t-elle faite, si les exclus sont renvoyés à la Chambre? Le retour de ces condamnés, dont le pays aura mis la condamnation à néant, ne pourra-t-il pas amener la nécessité de faire comparaître tout entière, devant les électeurs, la Chambre qui a pris part au jugement? Nous voyons le mauvais effet et les pénibles résultats qu'à déjà produits le vote du 27; nous voyons tous les périls dont il menace l'avenir; nous cherchons vainement ce qu'on peut s'en être promis en force, en stabilité, en durée.

De l'autre côté de la Manche se poursuit ce procès où les ministres anglais, qui ont cru devoir l'entendre, ont également fait trop beau jeu aux accusés. Not incident remarquable n'est venu depuis huit jours marquer les débats de la cour de Dublin. O'Connell prend de nombreuses notes pendant les dépositions, du reste assez insignifiantes, des témoins; mais il ne se fait pas faute de quitter l'audience pour se rendre à la scène héliographique de l'association, présidée par M. Smith O'Brien, descendant des rois d'Irlande. Un journal a rapporté une histoire qui, vraie ou inventée, peut donner une idée très-exacte de la situation recherchée et glorieuse, à leurs yeux et aux yeux de leurs concitoyens, que l'on a faite aux prétendus conspirateurs. M. Steele, un d'eux, est dit cette feuille, fort désireux d'obtenir, par une condamnation, les honneurs du martyre. Il s'agit sur son banc, geste-culte, parle de manière à jeter parfois quelque trouble dans l'audience. Le président lui avertit sévèrement: «M. Steele, si vous ne vous tenez tranquille, je vous fais rayer de la liste des accusés.» Et aussitôt M. Steele se fait et de demeurer immobile. Les plaidoiries ont commencé, et le premier organe de la défense, M. Sheel, membre du Parlement et avocat de M. John O'Connell, a prononcé un discours dont l'effet a produit tout ce que de l'éloquence habituelle n'a jamais produit d'émotion et d'enthousiasme. — Le ministre a engagé chaque jour de nouvelles troupes en Irlande, comme pour donner à penser que le maintien de la tranquillité est dû à ce déploiement de force armée, et non à l'autorité morale d'O'Connell et à l'influence du clergé catholique.

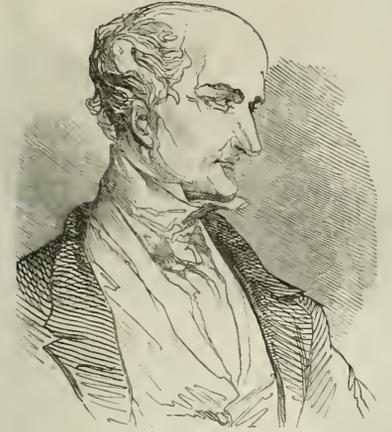
La presse anglaise est sévère, mais juste dans les appréciations auxquelles elle s'est livrée à l'occasion de la mort de son Francis Burtet, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro. Cet homme, qui vient de finir l'ory et presque oublié, avait, pendant quarante ans, servi aux premiers rangs du parti populaire, et avait acquis et son long temps conservé un immense renom. En 1796, il entra à la Chambre des Communes et vint combattre pour cette réforme parlementaire que l'Angleterre n'a obtenue qu'à quarante ans de là. Francis Burtet combattait alors pour elle à la tribune, dans les tavernes les plus fréquentées, dans les réunions populaires les plus nombreuses. Il était le héros des historiens et savait parfaitement des applaudissements passionnés. Sa vie fut tout entier un combat où il fit preuve d'un ardent patriotisme et d'un grand courage. En 1807, par M. Westminster, qui l'a représenté pendant trente années consécutives, il se vit poursuivre par le ministère, qui cherchait à se défendre à tout

prix d'une opposition fort peu ménagée, à l'occasion d'une lettre adressée par lui à ses committants au sujet de propositions dirigées par la Chambre des Communes contre un libéraliste, Gales Jones, dont il s'était constitué le défenseur. Arrêté par ordre de la Chambre, conduit à la Tour de Londres, il protesta contre ces mesures, devint l'occasion d'une collision sanglante entre le peuple et la force armée, fut mis en liberté par l'effet de la prorogation du Parlement, et poursuivit sans succès l'orateur des Communes, le sergent d'armes et le constable de la Tour. En 1819, après les troubles de Manchester, où le peuple fut sacré avec barbarie, sir Francis Burdett adressa à ses committants une lettre énergique sur cet événement horrible, et fit dans la Chambre des Communes les plus grands efforts pour en faire punir les auteurs. Mis en cause lui-même pour l'illegalité de son langage, il fut condamné à trois mois de prison. Après avoir subi sa peine, il recommença de nouveau ses attaques avec la même ardeur,

soustraite par la fuite; mais elle a adressé à M. le procureur du roi d'Auch une lettre dans laquelle elle déclare que sa santé seule la détermine à prendre ce parti, et quelle se constituera prisonnière dès que l'instruction de son affaire sera terminée, et alors que, les débats étant devenus prochains, elle se verra exempté du supplice, qui serait mortel pour elle, d'une détention préalable.

L'arrondissement d'Abbeville vient d'être le théâtre d'un événement épouvantable. Le feu a éclaté dans la litature de chanvre de la société dite de Pont-Remy. Au premier signal d'alarme, le trouble et la confusion se sont répandus dans cet immense établissement, composé de vastes bâtiments ayant tous trois et quatre étages. Des ouvriers se sont précipités en foule pour fuir le lieu, qui menaçait de tout dévorer. Ceux des étages inférieurs sont parvenus à s'échapper en sautant par les fenêtres, par les portes, par toutes les issues qui se présentaient; mais ceux des étages supérieurs se sont trouvés enlascés dans les escaliers. Alors a eu lieu la scène la plus horrible: d'une part, le feu qui gagnait tousjours, les tourbillons de flammes, de fumée, les cris du dehors; et, de l'autre, ces malheureux qui voulaient tous s'enfuir, et encombraient eux-mêmes les passages. Ils tombaient par masses dans les escaliers, cherchant à passer les uns sur les autres. Se pressant, s'étouffant, les blessés poussaient d'horribles plaintes, qui retentissaient pas les autres, pressés de s'enfuir à tout prix. Enfin, quand on s'est rendu maître du sinistre, ce qui n'a eu lieu qu'après des efforts inouis, on a compté neuf cadavres mutilés et défigurés, et un grand nombre d'infortunés blessés et estropiés, plusieurs même pour le reste de leurs jours.

L'Académie Française s'est encore vu enlever par le mort Charles Nodier, auquel nous consacrons aujourd'hui une notice spéciale.—M. de Leyval, ancien député, l'un des 221 votants de l'adresse de 1850, est mort dans le département du Puy-de-Dôme.—Un neveu de Guymon de La Touche, l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, est mort dans un hôpital de la Haute-Vienne; ce malheureux ne possédait plus pour tout bien que le manuscrit original de la tragédie de son oncle.—Enfin deux notabilités napolitaines, beaucoup mieux partagées par la fortune, le marquis de Turri et le marquis de Mascara, ont également cessé de vivre, laissant à l'ordre des jésuites 50 à 60 millions de francs. Mais leurs parents ont fait opposition à la délivrance des legs, pour cause de captation, et la justice est saisie de cette double instance.



(Sir Francis Burdett.)



De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — Voir tome II, pages 6, 18, 60, 155 et 227.)

UN RADICAL.

N'est-il pas vrai qu'à ce seul mot, — synonyme de révolutionnaire, de jacobin, de terroriste, — votre imagination évoque une sombre figure, des traits durs et austères qu'un sourire amer éclaire à peine de temps à autre, des regards mécontents et altiers, une mise sévère, une paleur de mauvais augure?

Ces préjugés, ces préconceptions ont tant de force, que moi-même, — mieux placé que beaucoup d'autres pour savoir combien il en faut rabattre, — je ne pouvais me défendre cependant d'une sorte d'appréhension en m'acheminant, avec mon compagnon de voyage, vers la résidence de M. L....., un des représentants de l'opposition parlementaire anglaise, qui répond à notre mance de l'extrême gauche.

Il était presque nuit quand nous traversâmes le petit village de Pinney; tandis que nous montions la colline au pied de laquelle il est placé, les faibles lueurs du crépuscule s'éclaircissaient graduellement, et ce fut à grand-peine que nous découvrîmes la porte indiquée, au bout d'un chemin bordé de murailles et d'arbres. Une femme vint nous ouvrir; elle nous introduisit d'abord dans une cour en désordre au fond de laquelle on entrait par une sorte de massif gothique. Tandis qu'elle allait remettre nos cartes au maître de la maison, une autre femme nous guidait dans de ténébreux couloirs entrecoupés d'escaliers, et qui ressemblaient assez aux corridors intérieurs de quelque abbaye. Après un moment d'attente, notre premier maître vint nous reprendre et nous conduisit dans un salon dont le parterre n'existe pas en France, malgré la manie gothique qui prédominait chez nous il y a quelque dix ans. L'ameublement de ce salon était en chêne et la suspendaient quelques portraits enfumés, cette pièce n'était éclairée que par une lampe de fer accrochée aux murailles du plafond. La cheminée, au fond de laquelle brûlait, — un plein mois de juin, — une panopée de bouille nationale, avait plus de huit pieds de hauteur, et, large à proportion, occupait elle seule un des côtés de l'appartement. Autour de ce feu, sur des escabeaux de bois, dignes reliques du temps des Gédric et des Athelstan, sept à huit personnages graves et silencieux fumaient de longues pipes avec une constance toute hollandaise.

Ce tableau avait quelque chose de fantastique, et je n'aurais pas été surpris le moine du diable si l'on m'eût dit que dans ce concubinaire nocturne on débâtait sur les moyens

d'aller déterrer à Tyburn les cadavres de Cromwell, d'Irleton et de Bradshaw.

Mais il n'était pas question de cela; j'avais tout simplement ses yeux soit à lui gentillement auxquels M. L..... avait donné ce jour-là même à dîner, et qui, en attendant leurs équipages, tuent le temps à la manière orientale.

La même partout ailleurs, je reçus ce cordial accueil que la lettre de recommandation que j'avais présentée en France, — assure en Angleterre à l'étranger voyageur. M. L....., qui parle le français avec une facilité remarquable, m'entretenant de Paris en bonne foi au contrat de ce qui s'y passe. Cette science est plus rare que nous ne nous en flattons dans un pays où les intérêts nationaux détournent à eux la part d'attention que les citoyens ne donnent pas à leurs intérêts individuels.

Mais M. L....., — ce farouche radical, — bien loin de se vouer exclusivement aux préoccupations parlementaires, semble ne causer volontiers que lorsque la littérature, les arts ou les commérages de la société européenne sont mis tour à tour sur le tapis. Rebuté, du moins le dirait-on, par les obstacles que l'esprit mercantile et les préjugés aristocratiques opposent en Angleterre à la marche des idées vraiment libérales, il paie sa dette au pays et à ses électeurs en assistant aux débats essentiels de la Chambre des Communes. Mais, sitôt qu'il est délivré de ce joug, contre lequel il murmure hautement, sa plus grande joie est de quitter un pays où ses instincts élevés, son goût pour les arts, pour la conversation élégante, pour le savoir-vivre et le *far niente* bien entendu, trouvent aussi peu à se satisfaire que son ardeur généreuse pour le plus grand bien du plus grand nombre.

Il suffit de quelques mots, de quelques opinions pour classer un homme, et j'aime mieux cette manière de juger mes semblables que le phylonométrie prétentieuse dont nos romanciers modernes ont posé les règles arbitraires. Je ne vous dirai donc pas de quelle couleur sont les yeux, de quelle forme est le front, de quelle longueur est le cou du jeune député qui fut mon hôte ce soir-là, ni de quel *minuta* ses lèvres rappelaient la nuance, ni ce qu'on lisait dans les *tristations* de sa prunelle, ni ce qu'il venait conclure de la hauteur de son front ou de l'embompoint de ses mains; il vous sera mieux connu, au moral du moins, quand vous saurez qu'il préfère la vie italienne à la vie française; mais, sauf cette exception, la vie française à toutes les autres.

Il me disait avec une conviction profonde: « L'idéal du bonheur, à mes yeux, est la vie d'un garçon parisien qui a 500 fr. à dépenser par mois, » et il me disait cela dans un château qu'il fait élever à grands frais, avec tout le luxe d'architecture, de boiserie et d'ornementation qui caractérisent les édifices du temps d'Elisabeth. Il me disait cela, sans aucune affectation, à deux heures de ce Londres où se concentrent tout le luxe et tous les caprices, toutes les dissipations et toutes les folies auxquelles la profusion des richesses, soit privées, soit publiques, peut donner carrière! Il me disait cela, et j'appris le lendemain, par un de nos amis communs, que ce jeune homme si intelligent et si borné dans ses vœux possédait environ 50,000 livres sterling, c'est-à-dire environ 800,000 francs de revenu.

WESTMINSTER-PALACE.

Il y avait autrefois au bord de la Tamise une espèce de lagune fangeuse, couverte de rochers, habitée par des serpents. On l'appelait l'île-Epipense (Thorney-Island), ou bien le *Lieu-Terrible*. Metellus, évêque de Londres, ayant converti Sebert, roi des Saxons de l'Est, celui-ci s'empressa de bâtir une église au Dieu des chrétiens, et il éleva ce temple à l'honneur de la cité de Londres. De la nom de *West-Minster*, *minster*, *minster*, monastère, montier.

Nou loin de là, — les princes aimant alors le voisinage des moines, — une habitation royale s'éleva. En 1055 Canut le Grand y résida, et vivait familièrement avec l'abbé Wulnot, « renommé pour son eloquence et sa sagesse. »

Edouard le Confesseur reconstruit, trente ans après, une nouvelle église qu'il dédia « au Dieu, à saint Pierre et à tous les saints de Dieu. » On avait la consacrer le jour de Noël. La veille même, le roi tomba malade, et quelques jours après il fut enterré en grande pompe sous le maître-autel du temple qu'il n'avait pu inaugurer. Ceci se passait le 5 janvier 1066.

La même année, après la bataille d'Haftings, Guillaume de Normandie arriva à Londres, et se faisait connaître, « pour phire aux Anglais, » sur la tombe même du Confesseur. En 1079, l'abbé de Peterborough comparut devant le roi normand, et fut jugé par un tribunal rassemblé à Westminster. C'est le premier exemple d'une cour de justice tenue en ce lieu.

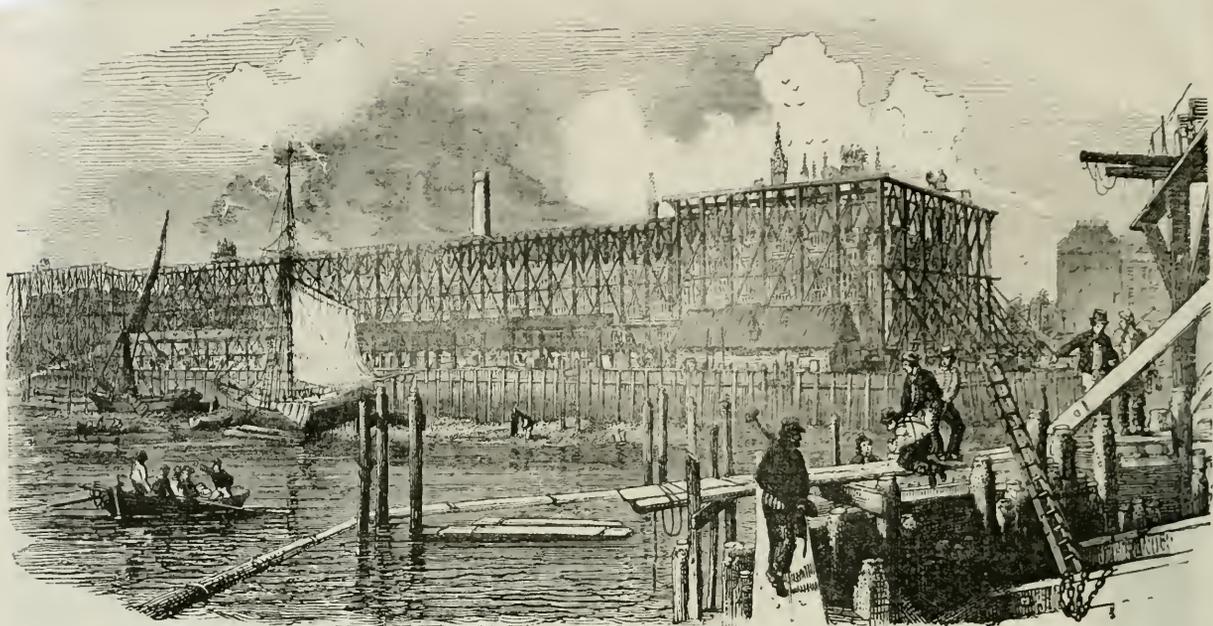
Il faut franchir plus d'un siècle et demi et arriver au mois de février 1218, pour trouver le premier président parlementaire qui se rattache à l'histoire de Westminster. Henri III, dont les prodigalités imprudentes avaient épuisé le trésor, y rassembla ses barons et leur demanda de l'argent, qu'ils lui refusèrent tout net, voulant ainsi le corriger. Le roi promit d'abandonner sa conduite, ajouta le parlement au mois de juillet suivant, et demanda de quelquelques subsides. Les barons se montrèrent tout aussi peu disposés à les voter. Henri III, alors, entra dans une grande colère, prononça la dissolution de l'assemblée, et fit vendre à grand-vente les joyaux et la vaisselle de la couronne. Craignant que les bourgeois de Londres eussent l'effronterie de tout acheter, et, qui plus est, de payer comptant? Un juge si une pareille insolence résolvait le monarque, il s'en expliqua dans les termes les plus amers, et se moqua de ces manants à qui s'intitulaient barons à cause de leurs richesses. « Pour les punir, il imagina d'instituer des foires de quinze jours, dont le privilège était concédé à l'abbé de Westminster. Pendant ces foires, défense absolue aux marchands de Londres, soit d'acheter, soit de vendre à l'intérieur de la ville.

Comme l'histoire de Westminster est l'histoire d'Angle-

mais encore sans succès. En 1857, Francis Burdett prêta son cabinet de lord Grey, et, par son influence, aida ce ministre à faire adopter les réformes dont il a doté le pays. Mais, par la plus étrange et la plus brusque de toutes les variations, qui en serait en même temps la plus inexplicable, si l'âge, qui, en atténuant les convictions, développe quelquefois l'égoïsme, ne pouvait servir à la faire pardonner, Francis Burdett, qui avait consacré une si grande partie de sa vie à la défense des idées radicales, sous prétexte que lord Melbourne se livrait tout au radicalisme, rompit tout à coup avec les whigs, et se jeta dans le torisme. Ce changement, nous craignons de dire cette trahison, lui fit perdre le mandat de Westminster qu'il remplissait depuis si longtemps. Il fut obligé de reconrir à un bourg pourri de son nouveau parti pour pouvoir rentrer à la Chambre, où il avait perdu toute influence, comme il s'était vu destitué dans le pays de toute popularité. Sir Francis Burdett s'était donc politiquement survécus. Il est mort délaissé de chacun depuis plusieurs années, car, en Angleterre, la trahison politique ne fait ni profit ni honneur.

L'Espagne voit se poursuivre la lutte de ses gouvernements et du sentiment national. Saragosse a eu ses désastres, ou plutôt sa résistance à l'occasion du désarmement de la milice. La capitale a été agitée. Les élections complémentaires de la province de Madrid ont toutes été progressistes. M. Olazaga a obtenu une majorité de 180 voix; M. Martinez de la Hosa, nommé ambassadeur en France, n'a pu être réélu, malgré les efforts du ministre.

Les tribunaux ont encore, cette semaine, attiré chez nous l'attention publique. Le procès Poulmann, dont nous avons annoncé l'ouverture, s'est terminé par la condamnation à mort du principal accusé, qui ne s'est pas pourvu en cassation. — L'ex-notaire Lebon, condamné à Paris pour abus de confiance, renvoyé pour faux devant la Cour d'assises d'Orléans, y a été acquitté par le jury. Le *Journal du Loiret* nous a fait connaître, à cette occasion, un de ces événements fableux devant lesquels il faut s'incliner. Une femme d'un âge avancé, à laquelle Lebon a fait perdre sa fortune, non tant à des sommes considérables, s'est résignée, par sentiment de charité, à partager la captivité de celui qui l'a ainsi dépouillée. Cette femme, d'une piété sans égale, s'est faite prisonnière pour demeurer avec Lebon et lui donner tous les soins et les consolations que peut exiger son état. Avant qu'il fut amené à Orléans, pour les débats du procès où il vient de figurer, elle était venue préparer d'avance son logement dans la prison. Un prêtre accompagnait également Lebon. — Un mandat d'amener a été lancé par le juge d'instruction du tribunal d'Auch contre une jeune femme soupçonnée d'avoir empoisonné son mari. Elle avait elle-même, pour répondre aux accusations publiques, provoqué l'exhumation du corps du défunt. C'est à la suite de cette opération que le mandat a été lancé. Madame veuve Lacoste, c'est le nom de l'accusée, qui n'a que dix-huit ans, s'y est



(Etat actuel des constructions des nouvelles Chambres du Parlement anglais.)

terre, je me dispensai de la pousser plus loin; les curieux vis-à-vis les uns des autres, sur trois rangées de banquettes qui dorment l'idée d'un vaste omnibus. Tout au fond, le pré-

Des deux côtés de ce long parallélogramme, deux galeries réservées aux membres qui n'ont pas trouvé de place dans la

salle, et qui, perchés là-haut, ne ressemblent pas aux spectateurs admis dans certains bals de province. Dans une troisième galerie, derrière et au-dessus du speaker, les malheureux sténographes barbouillent, comme ils peuvent, sur leurs genoux, et les dames sont derrière la muraille contre laquelle ils s'appuient, entassées dans un *in-pace* ténébreux d'où leur regard plonge dans la salle par une espèce de meurtrière longue de douze pieds, large de cinq pouces; encore n'y sont-elles reçues que par tolérance. La dénonciation officielle d'un seul député suffirait pour les faire exclure. Tout cela est triste, mesquin, vulgaire. Il est vraiment impossible de se croire ailleurs que dans le sein d'une assemblée d'acharnés prêts à débattre les dividendes d'un chemin de fer.

Je ne pensais toutefois ni à Cantel Grand, ni au budget d'Henri III, quand je me fis déposer par un léger *cab* à la porte de Westminster devant laquelle je vis le plus de chevaux sellés et le plus de *grooms*. C'est celle qui mène aux chambres du Parlement. Suivant les instructions de M. L..., je franchis d'un air de connaissance les premiers vestibules, et j'arrivai à ce que l'on appelle le *lobby* de la Chambre des Communes. Là, — toujours suivant le programme, — je déposai ma carte entre les mains d'un huissier à froque rouge, qui se chargea d'avertir M. L..., et j'attendis patiemment que le sanctuaire s'ouvrit.

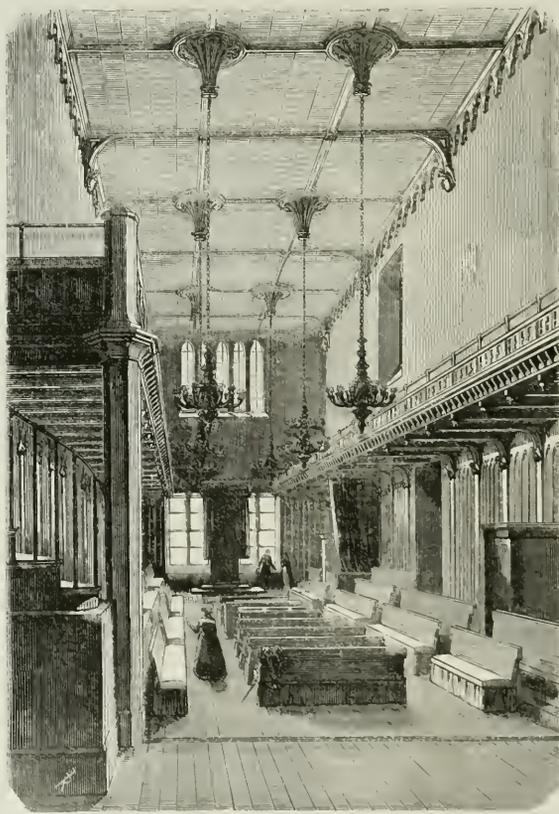
Cinquante à soixante personnes attendaient comme moi. Partout où l'on allait, en Angleterre, on trouve de quoi boire et de quoi manger. Le *lobby* de la Chambre basse n'est point dépourvu de cet avantage. A chaque instant vous y entendez la détonation d'une bouteille de *soda-water*, et les honorables M. P., — la canne ou la cravache à la main, le chapeau sur la tête, presque aussi négligés dans leur tenue, mais un peu moins laids que nos précieux députés, — viennent y trinquer avec leurs commettants.

C'est dans le *lobby* de la Chambre des communes que le premier ministre Spencer Percival fut assassiné par un négociant ruiné que ses malheurs avaient rendu fou. Cet événement ne paraît pas avoir laissé de traces. Du moins aucune précaution n'empêcherait-elle un nouveau Wellington de sacrifier sir Robert Peel à des ressentiments plus ou moins justifiés.

Je considérais déjà d'un œil assez ennuyé les allées et venues parlementaires, quand les officiers de la Chambre me firent à la porte, aussi que tous les assistants. Les Communes allaient voter (*divided*) sur un bill dont la discussion était terminée, et les honorables avaient à traverser le *lobby*, pour se rendre dans les chaubars à scrutin. Aussitôt après le vote, un huissier vint m'appeler et me fit entrer, enfin, dans la salle, où M. L..., avec une rare complaisance, passa toute la soirée avec moi sur les bancs réservés aux étrangers.

Il faut une grande bonne volonté, il faut de grands efforts d'intelligence pour se figurer, en voyant cette pièce étroite et encombrée, toute bourgeoise et toute moderne dans son aménagement, qu'on est sur le théâtre où se joue la plus solennelle des comédies politiques. Les acteurs sont pêle-mêle,

ident et sa pernique, derrière une table qui le masque à moitié; devant cette table, les trois clercs, aussi en pernique; aux deux bouts; d'un côté, sir Robert Peel; de l'autre, le champion des opposants, c'était, ce soir-là, lord John Russell.



(Vue de la Chambre des Lords avant l'incendie de 1834.)

L'INCENDIE.

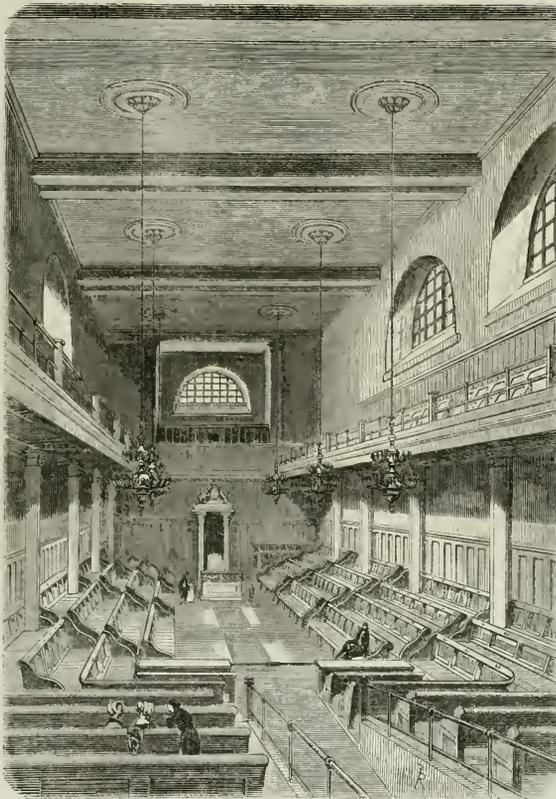
Savez-vous pourquoi si sèbre maintenant cet énorme bâtiment, derrière les charpentes duquel paraissent à peine les

hauts clochers de Westminster-Abbey? Savez-vous pourquoi les architectes, les peintres anglais, sont en grand émoi, cherchant partout les idées qui leur manquent, les procédés de la fresque, appelant, — appelant en vain, — le génie des hautes et celui des couleurs? Savez-vous pourquoi tous ces concours, tous vos projets, tous ces devis, tous ces plans défilent chaque matin, chaque semaine, chaque mois, chaque trimestre, dans les mille organes de la presse britannique? Savez-vous, enfin, pourquoi la moitié du palais de Westminster étant dévorée par le feu, il faut aujourd'hui préparer une résidence digne d'elles aux deux Chambres du Parlement? Je vais vous le dire.

En 1826 — remarquez cette date — en 1826, l'Échiquier anglais n'avait pas encore de registres; en 1826, les comptes du budget anglais se réglèrent comme se réglent, dans nos plus petits bourgs du Midi, les comptes du boulanger avec les cuisinières illettrées. La *taille*, enfin, se payait, en 1826, comme aux jours de Guillaume le Conquérant, et suivant la forme antique à laquelle elle dut son nom primitif. Ici, pour être croyable, il faut citer ses autorités.

Le 16 octobre 1854, à six heures du soir, la femme d'un concierge vit liltrer une vive lumière sous la porte de la Chambre des Lords. Ce fut elle qui poussa le premier cri d'alarme; et, huit heures après, on éteignait les derniers brandons de l'incendie; mais, pendant ces huit heures, — sous les yeux de cinq cent mille spectateurs assemblés, et malgré les efforts de toute la police de Londres, malgré le voisinage de la Tamise chargée de bateaux — elle offrait, dit-on, le plus admirable coup d'œil que jamais une ville en flammes ait éclairé de ses fantastiques lueurs, — un tiers du vieux palais, la moitié de ses vastes cloîtres, la chapelle de Saint-Stephen, la bibliothèque des Communes, la Chambre Peinte, la Chambre des Lords, et la plupart des comités adjacents, étaient devenus la proie du feu.

Le conseil privé tint séance plusieurs jours de suite pour déterminer la cause de ce désastre national, qu'on avait d'a-



(Vue de la Chambre des Communes avant l'incendie de 1854.)

bord attribué à la malveillance; et voici le résultat de son enquête.

« Les comptes publics de la trésorerie se tenaient jadis au moyen de *taillies*; et jusqu'au jour où cette méthode fut abolie par acte du Parlement (octobre 1826), on indiquait les sommes payées à l'Échiquier sur des baguettes de noisetier ou de frêne, qu'on entaillait à une plus ou moins grande profondeur, et dans une direction plus ou moins oblique, suivant qu'il s'agissait de marquer des milliers, des centaines ou des unités de livres sterling; même des schellings ou des pences. Quand une de ces baguettes était taillée dans toute sa longueur, on la fendait en deux portions égales, dont l'une s'appelait la *feuille* (*the foil*), et l'autre la *contre-feuille* (*the counter-foil*). En les rapprochant, elles servaient à se contrôler l'une par l'autre, et formaient, ainsi réunies, ce qu'on appelait la *taille* (*the tally*). Les derniers *tallies* de l'Échiquier, qui rendirent leur patente en vertu du bill d'octobre 1826, étaient lord Guildford et M. Birgoune.

« Or, le jour même de l'incendie, le Clerc des Travaux, ayant ordre de faire détruire une certaine quantité de *taillies* conservées jusqu'alors dans les archives de l'Échiquier, chargea quelques ouvriers d'en brûler deux charrettes dans les calorifères communiquant avec les tuyaux destinés à réchauffer le parquet de la Chambre des Lords. Ces hommes commencèrent leur travail à six heures et demie du matin et ne finirent qu'à cinq heures du soir. Le bois sec, qu'ils jetaient par brassées dans les fourneaux, brûlait avec une telle activité, que les tuyaux rougirent au bout de quelques heures, et que le plancher, déjà fort sec, dut nécessairement s'enflammer (1). »

L'impôt — représenté par les *taillies* — brûlant l'édifice même où on le vote, n'a paru un mythe assez démocratique.

Ce qui en gâte un peu la moralité, c'est que pour relever cet édifice, — que dis-je, pour en construire un plus beau, — les contribuables auront dû voir s'aggraver leurs taxes.

O. N.

(1) Report of the Lords of the Council respecting the destruction of the Houses of Parliament.

Charles Nodier.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Les lettres, tout récemment veuves de Casimir Delavigne, viennent de faire encore une perte bien douloureuse en la personne de Charles Nodier; la mort prématurée de l'illustre écrivain laisse sur tout un vide irréparable dans les rangs de l'Académie Française. Du jour, en effet, où il prit place parmi les Quarante, M. Nodier devint l'âme de l'Académie; il ne considéra point son nouveau titre comme purement honorifique; mais, se dévouant tout entier aux devoirs du fauteuil, il fut véritablement l'académicien modèle, et le digne successeur de Fontenelle, d'Alembert et Morellet, ces grands académiciens du siècle dernier. Comme le bonhomme La Fontaine, M. Nodier allait aux séances pour *s'amuser*; c'était la son plus cher délassement, et le fameux dictionnaire n'avait jamais eu de *fondateur* plus diligent ni plus consciencieux.

La biographie de M. Nodier est doublement malaisée à faire, parce que la vie de l'homme aussi bien que celle de l'écrivain semblent toutes deux échapper à l'histoire. Ami de la solitude et du travail, M. Nodier se déroba de toutes ses forces aux traces de la vie publique, aux ennemis de la célébrité; il aima, suivant le conseil du Livre saint, à cacher sa vie, et se retira volontiers dans les joies intimes de la rêverie, de la famille et de l'étude; c'est ce qu'il a pris soin lui-même de nous dire en de charmants vers :

Il ne comprennent pas, ces amants de la gloire,
Le bonheur de vivre inconnu,
De passer dans ses jours, sans laisser de mémoire,
Sioux un doux penser dans un cœur ingénu
Qui n'en dit rien à l'histoire,
Et de partir après comme l'on est venu.

D'autre part, M. Nodier a eu cette singulière destinée d'écrivain, que son nom est arrivé peu à peu à une haute célébrité sans que pourtant il ait été poussé à ce comble par d'éclatants succès, et tandis que, dans la biographie des grands auteurs, on peut, pour ainsi dire, marquer les dates glorieuses de leur renommée croissante, dans la sienne, au contraire, on ne saurait fixer le moment où son nom devint populaire, ni le livre après lequel la réputation du lettré se changea en la gloire de l'écrivain. Est-ce *Adèle* ou bien *Jean Soggar*, *Tribby* ou *Smarra*? Sont-ce ses contes, ses poésies ou bien ses ouvrages de linguistique qui marquèrent l'heure de son avènement littéraire? Non, sans doute; mais c'est tout cela ensemble. Chacune des lignes qu'il écrivit le haussa un peu

au-dessus de l'horizon, et tant il écrivit qu'à la fin il se trouva en plein firmament.



Charles Nodier, décédé le 27 janvier 1854.

Nous avons donc bien peu de choses à dire sur la vie de M. Nodier; et, d'ailleurs, l'histoire de son esprit est presque tout entière dans la liste chronologique de ses ouvrages.

Charles-Emanuel Nodier naquit à Besançon, le 29 avril 1780; son père, magistrat distingué, tenait un rang honorable dans la Franche-Comté, et fut, sous la République, le second maire constitutionnel de Besançon. L'enfant grandit au milieu des clubs et y puisa ce vif amour de la liberté qui lui valut plus tard tant de proscriptions. En même temps, il s'adonna, avec un zèle égal, à l'étude des sciences naturelles et à celle de la philologie. A peine âgé de dix-huit ans, il publia à Besançon une *Dissertation sur l'usage des antennes et sur l'origine de l'œuf dans les insectes*, et déjà il commençait à rimer un poème sur l'objet favori de ses études, l'espèce des coléoptères :

Hâtes légers des bois, compagnons des beaux jours,
Je trait vos travaux, vos plaisirs, vos amours...

Trois ans plus tard (1801), le jeune savant fera paraître une *Bibliographie entomologique, avec des notes critiques et exposition des méthodes*. Ainsi déjà, M. Nodier annonçait ce talent encyclopédiste qui devait lui assigner, un jour, le premier rang parmi les polygraphes contemporains.

Dès l'année 1799, le jeune Nodier s'était trouvé impliqué dans un procès politique, qui faillit lui coûter cher, car il ne fut acquitté qu'à la majorité d'une seule voix. Il vint à Paris, et se vit d'abord entraîné dans l'opposition royaliste, à laquelle se rallièrent les républicains. Ce fut alors qu'il publia contre le premier consul (1802) son ode si fameuse de la *Napoléon*, que reproduisirent aussitôt les journaux anglais et qui amena un redoublement de persécution contre les suspects. *La Napoléon* avait paru sans nom d'auteur; mais M. Nodier, afin d'écartier les soupçons qui planaient sur la tête de plusieurs personnes innocentes, se dénonça lui-même à Fouché, et fut mis en prison à Sainte-Pélagie. Après quelques mois de captivité, on l'exila dans sa ville natale, en le tenant toujours sous une surveillance onéreuse. L'exilé quitta son foyer domestique, et se mit à parcourir les montagnes du Jura et les hautes vallées de la Suisse; arrêté de nouveau, sous un prétexte frivole, il fut délivré par les paysans, erra de nouveau dans les montagnes, et passa de longs jours enseveli au fond des vieilles bibliothèques des couvents et des presbytères qui lui donnaient un asile hospitalier. Inquiété

jusque dans ces paisibles retraites, il prit le parti de passer en Suisse, allant d'une ville à l'autre, exerçant pour vivre les industries les plus modestes; le correcteur d'imprimerie, ici enluminer d'estampes; mais toujours courageux et plus fort que la persécution. Enfin, après bien des années et des traverses, il entra en France, professa obscurément dans quelques petites villes du Doubs, et finit par se retirer dans un village du Jura, qu'il a chanté dans une fraîche et délicate œuvre :

O riant Quintigny, vallou rempli de grâces,
Temple de mes amours, trône de mon printemps,
Seigneur que l'espérance offrait à mes vieux ans;
Tes sentiers mal frayés ont-ils gardé mes traces?

Le hasard a-t-il respecté
Le boquete si frange que mes mains ont planté?
Mon tapis de pervenche, et la sombre avoine
Ou le plaiguis Werther, que j'aurais imité?

M. Nodier fut tiré du fond de cet asile par une lettre d'un Anglais célèbre, le chevalier Croft, qui habitait alors Amiens, et cherchait un collaborateur pour l'aider dans son importante publication des *Classiques français avec commentaires*. L'association ne dura pas aussi longtemps qu'on aurait pu le croire. Le chevalier Croft n'était point sans doute parfait, comme M. Nodier nous l'a peint dans *Anéide*, sous le non légèrement adouci de sir Robert Grove; les deux collaborateurs se séparèrent, et M. Nodier, par l'entremise du général Bertrand, obtint un poste administratif dans les provinces connues de l'Illyrie; et y fut même chargé de la direction d'un journal qu'on avait établi sous le nom de *Télégraphe illyrien*, et qui était publié en quatre langues, la française, l'allemande, l'italienne et la slave vindique. L'invasion le ramena en France, et l'Unité de M. Étienne l'attacha à la rédaction des *Debats*, où il fut un des premiers à faire une profession toute bouhronienne.

À cette époque, M. Nodier était déjà connu avantageusement parmi les lettres; il avait publié, en 1802, *Stella*, ou les *Prosopis*; en 1805, *Le Peintre de Salzbourg et Dernier chapitre de son roman*; en 1808, *le Dictionnaire raisonné des onomatopées de la langue française*, et en 1812, *les Questions de littérature légale*. Jonctés, dans cette liste, maints opuscules de moindre importance, qui ne sont pas restés dans l'édition des œuvres complètes. M. Nodier ne sollicita ni places ni faveurs auprès du nouveau gouvernement, et Louis XVIII lui envoya des lettres de noblesse pour toute récompense de ses services. L'auteur du *Peintre de Salzbourg*, menant une vie modeste et retirée, se préparait à accroître par de nouveaux titres sa renommée naissante : *Jean Slogar*, *Thérèse Albert*, *les Mélanges de littérature et de critique*, *Adèle Smarza*, *Trilby*, se succédèrent rapidement de 1818 à 1822, et donnèrent à leur auteur une position éminente dans les lettres.

En 1824, M. de Corbière, ministre de l'intérieur et bibliophile très-éclairé, nomma M. Nodier, sur sa réputation, et sans qu'il Tent demandât, bibliothécaire de l'arsenal. Ce fut là un événement décisif dans la vie de M. Nodier : retiré sous ce tranquille abri, un cercle d'habitudes nouvelles et définitives se forma autour de lui, son existence s'arrangea commodément dans l'honorable demeure, et l'arsenal lui fit oublier Quintigny, « cette espérance promise à ses vieux ans ». Il y est resté jusqu'à sa dernière heure; et y est mort doucement, un million de ses amis et de ses livres.

En 1827, M. Nodier réunit en un volume toutes ses poésies éparses, moins connues aujourd'hui que ses romans, quoiqu'elles ne leur soient point inférieures. Des travaux d'érudition, trop longs à énumérer dans cette courte notice, occupèrent ensuite ses laborieux loisirs; enfin, en 1852, il prit le soin de donner une édition complète de ses œuvres, où il ne voulut faire entrer que le meilleur de ce qu'il avait écrit. — Deux ans après, l'Académie Française le choisit à l'unanimité, en remplacement de M. Laya. Cet honneur solitaire causa une joie vive à celui qui l'avait mérité; et, dans son discours de réception, M. Nodier lémoigna à l'Académie sa reconnaissance avec une expansion touchante, et qu'on n'avait point encore vue.

Depuis ce jour, le plus glorieux dans sa vie, l'auteur de *Jean Slogar*, retiré de la littérature militante, occupait encore l'attention publique par le charme de son esprit délicat, qui ne se renfermait point en se retirant au dehors; l'écrivain vieillissant avait ce bonheur singulier d'accroître, sans plus cesser, d'accroître tous les jours la réputation déjà si bien fondée de son génie exquis, de son savoir ingénieux, de sa finesse élégante. Le salon de l'arsenal était le refuge de la conversation polie, de la causerie française, si chère à nos devanciers et si rare aujourd'hui; le maître du lieu, debout auprès de sa cheminée, causait comme autrefois Diderot et Grimm, ces fameux causeurs. « Personne, a-t-on dit, n'était plus aimable que Nodier au coin de son foyer, dans une de ses causeries familières, où, sans coquetterie, sans apprêt, il donnait carrière à son imagination poétique; où il libérait le passé de formes délicieuses qui le rendaient toujours regrettable; où, sans pédantisme, il faisait appel à son érudition sur tous les sujets littéraires. Qui causa jamais mieux que lui? qui disputa avec plus de bonhomie, de finesse et de sûreté? qui soutint plus gracieusement un paradoxe, et lit meilleur marché de son spirituel plaidoyer pour une cause perdue qu'il avait gagnée? Et quelle élocution noble et simple! quelle dialectique ferme et vive! »

Nous rapportons ici le récit touchant qu'on a fait de sa dernière heure : « Dans cette dernière nuit où Nodier a parlé de beaucoup de choses, le vœu de famille et l'homme de lettres se sont manifestés tour à tour de la manière la plus touchante. Sentant approcher sa dernière heure, il a dit à sa femme et à sa fille : « Allons, il faut nous séparer! Pensez toujours à moi, qui vous ai tant aimés!... Je suis heureux de pouvoir bénir mes enfants et mes quatre petits-enfants. Ils sont tous là, n'est-ce pas? Il n'y en a point de malade? Tant

mieux! Quel jour est-ce aujourd'hui? — Le 27 janvier. — Eh bien! n'oubliez pas cette date. » Et ces tristes paroles, il les a accompagnées d'un de ces regards doux, calmes et charmants qui lui étaient particuliers. — Un instant après, Nodier a appelé madame Messier, dont le talent, comme écrivain, a grandi sous les yeux de son père : « Ma fille, lui a-t-il dit, écoute un dernier conseil : ils beaucoup, les toujours Tacite et Fénelon, cela donnera de l'assurance à ton style. » Il a parlé ensuite du travail important qu'il faisait pour l'Académie, et qu'il avait regret de laisser inachevé.

« Nodier s'est endormi sans crise, sans convulsion, et nous avons pu croire, quand nous l'avons vu il n'y a qu'un instant, que ce sommeil devrait avoir un réveil.

« Les obsèques de l'illustré écrivain ont eu lieu lundi 29 janvier; MM. Étienne et Taylor, ses amis, ont fait entendre de touchantes paroles sur sa tombe; un jeune homme y a déposé une couronne au nom de la classe ouvrière.

« Le portrait de M. Charles Nodier a été tracé ainsi par un critique distingué, M. G. Planche : « Connaissez-vous Charles Nodier? Oui, sans doute : vous l'avez rencontré cent fois sur les quais, feuilletant de vieux livres, dont il connaît le prix mieux que personne... Vous l'avez conduit sur le boulevard, et, sans savoir pourquoi, vous avez remarqué sa ligne anguleuse et grave, son pas rapide et aventureux, son air vif et las, sa démarche pensive et fantasque. Il est grand et vigoureux ; tous ses portraits ne donnent de lui qu'une idée incomplète... »

« Cette courte biographie nous joindrons quelques mots sur le talent et sur le style de M. Charles Nodier, renvoyant nos lecteurs, pour plus ample critique, à l'excellente notice mise par M. Sainte-Beuve en tête de *Trilby* et des autres œuvres.

M. Nodier débuta, comme écrivain, dans une époque de littérature transitoire, entre l'école de Rousseau et celle de l'Empire : à ce moment les lettres françaises, si longtemps fidèles à leur sévère origine, semblaient s'amollir et s'éloigner, pour ainsi parler. Les livres de Rousseau et ceux de Bernardin-de-Saint-Pierre avaient ébranlé d'abord la fermeté littéraire, et donné naissance à cette sorte de languer qui devait produire ensuite toute l'école des mélancoliques et des élégiaques. L'invasion de la littérature allemande, menée par Werther, ne fit qu'accroître encore le mal, et surexcita encore la sensibilité intellectuelle des lecteurs français. M. Nodier subit, comme tout le monde, et plus vivement que tout le monde, cette influence romanesque qui agitait sur les nerfs plus encore que sur les cœurs; et, comme la très-bien dit un critique, il fut une sorte de *Saint-Hervey théâtral*, encyclopédiste sensible, à la manière de Rousseau; naturaliste passionné, à la manière de Goethe. Tout le secret du talent de M. Nodier est dans cette excessive sensibilité intellectuelle, dans cette vivacité d'impressions qui le soumettait aux influences les plus diverses de l'atmosphère littéraire.

Tandis donc que Chateaubriand et Bernardin fondaient la grande école rêveuse, descriptive et pittoresque, M. Nodier ouvre une autre voie, moins large et moins magnifique sans doute, mais tout aussi nouvelle; il fonde proprement, dans notre littérature, la fantaisie et la poésie qu'on a depuis appelée *intime*. À ce titre, le romantisme put justement revendiquer comme siens le nom et le talent de M. Nodier.

Toute notre littérature classique avait été abusée, suivant le précepte de Buffon, des sentiments et des termes généraux. La fantaisie, qui est l'imagination particulière, et la poésie intime, qui vit des inspirations exclusivement personnelles, semblent donc être le contre-pied exact de nos lettres classiques; et nous avons vu, de nos jours, les conséquences extrêmes, l'âlais dire fâcheuses, auxquelles des esprits distingués d'ailleurs, ont mené cette littérature intime, cette poésie des *infinités petits*. Charles Nodier, le chef ou du moins le précurseur de l'école, n'en était point encore venu là; sa fantaisie ne se faisait point amoureuse de l'excentricité, et l'on dirait qu'elle est encore retenue par les liens prudents de la vieille raison gauloise, de la sobriété romaine, de la tempérance classique.

Mais ce qui distingue surtout l'auteur d'*Adèle* de tous ceux qui suivent sa voie, c'est le style. Il faut bien le reconnaître, M. Nodier fut, avant tout, un écrivain, dans le sens propre du mot, un homme de style ou *styliste*, comme dit M. Sainte-Beuve. Avec un don de langue merveilleux, il joignit le savoir philologique de la plus profonde, et se montra de bonne heure le digne élève du chevalier Croft, qui étudiait le style à l'aide d'une loupe, ayant découvert, au dire même de M. Nodier, « l'atome, la monade grammaticale. » Tous les critiques se sont accordés à louer la facilité merveilleuse, la souplesse infinie, l'harmonie gracieuse de ce style admirable, « qui se dévide comme un ruban... qui ne finit que lorsque l'écrivain lui-même en coupe la trame, et qui, sans cela, se déroulerait à l'infini et incessamment. » — M. Sainte-Beuve appelle ingénieusement Charles Nodier l'*Aristote* de la phrase.

On sait que M. Nodier, depuis longues années, passait pour l'homme de France qui connaissait le mieux notre langue; l'opinion publique l'avait érigé en sorte d'expert ou d'arbitre pour toutes les difficultés de langue, toutes les questions grammaticales qui se pouvaient rencontrer. Néanmoins on lui doit cette justice, que, pour avoir apporté son style extrême à l'arrangement de ses mots et à la disposition de ses phrases, jamais il ne raffina son style, comme nous avons vu faire les littérateurs intimes; jamais, surtout, il n'estropia la langue, sous prétexte d'innovation, à l'instar de nos grands écrivains pittoresques. Il demeura, au contraire, sans pédantisme, le plus sévère puriste de notre temps; et, par ce côté, il se sépara profondément de toute l'école moderne.

C'est aussi par ce côté qu'il conserva une place honorable dans notre littérature; le jugement de la postérité saura tenir compte à Charles Nodier d'avoir été un homme de style à l'époque où le style se faisait si rare chez nous que les plus riches productions littéraires en étaient souvent dépourvues; comme poète et comme inventeur, il a sans doute été dépassé et surpassé; comme écrivain il demeure au premier rang; et

la plus grande critique qui puisse lui être adressée, c'est d'avoir en un style supérieur à son talent, ou, pour mieux dire, un génie inférieur à sa plume.



Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

Un jeune homme, que son esprit aventureux poussait à toutes les choses hardies, ne pouvant trouver en France ce qu'il y cherchait, c'est-à-dire une position indépendante, résolut de profiter du traité de paix qui venait d'être signé entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader pour visiter l'intérieur de l'Afrique et poser, au centre même de la puissance arabe, les bases d'un vaste complot. Il espérait réaliser ainsi non-seulement d'immenses bénéfices, mais encore être utile à son pays, en l'aider à étendre son influence civilisatrice parmi les peuplades de l'antique Mauritanie. L'événement ne justifia point ses prévisions. Après plusieurs mois de séjour dans les diverses tribus de l'Émir, il renvoya la terre natale, n'emportant avec lui qu'un album sur lequel il avait consigné ses impressions. C'est de cet album qu'est extrait le récit qu'on va lire, récit rapide, mais exact, de ce qu'il a vu d'important dans les donjons, dans les villes et dans les camps, qui se lèvent tous comme un seul homme à l'ordre d'Abd-el-Kader, et marchent à la destruction ou au nom de la divinité.

Nos lecteurs verront avec intérêt se dérouler sous leurs yeux le tableau des ressources, des habitudes et des mœurs de ces Arabes si peu connus de nous encore, quoique, depuis quatorze ans, nous leur faisons une guerre continuelle.

En perdant de vue les lignes extrêmes des possessions françaises, je sentis mon cœur se glacer; il me sembla que je ne reverrais plus la France. Cependant la trêve de la Tafna, l'espoir d'une fortune rapidement acquise dans les relations que j'allais établir avec les Arabes de l'intérieur, l'audace même de l'entreprise, m'enhardirent, et je lançai mon cheval dans la direction du désert.

Nous étions en 1878. Abd-el-Kader était alors occupé au siège d'Am-Maddy, dans le désert. Je résolus d'aller l'attendre à Tazza.

Le territoire compris entre Bilal et Médéah est d'une monotonie désespérante; aussi ne fatiguai-je point mes lecteurs par une longue description. Des vallées incultes où l'aloès étale ses mille bras couverts d'une épaisse poussière, des collines aux larges bases boisées, aux fronts chauves et ravagés par le simoun; puis, à mesure qu'on approche du grand fleuve, un peu de verdure et de fraîcheur, voilà tout ce que j'ai remarqué; je ne lis que passer à Médéah, et je continuai ma route vers le Chéllif, que je traversai sur un pont de bois allongé au lion-Rachad. De Médéah à Tazza on compte deux fortes journées de marche par un chemin ardu, à travers des montagnes escarpées et d'immenses solitudes. L'eau y est rare. En avançant vers Tazza, on suit une ancienne voie romaine parfaitement conservée. Elle est bordée d'une double rangée de chênes verts d'une imposante vieillesse; mais cette voie se perd bientôt dans les sinuosités des montagnes, où elle est continuée par un sentier presque impraticable. Cette route conduisit jadis à une ville située à quelques lieues est de Tazza. Les ruines conservent le nom de Duraïf, mais il reste peu de vestiges de cette ville. Il faut savoir qu'elle a existé pour remarquer ses débris; cependant, d'après la tradition conservée par les Arabes, Duraïf fut une cité très-importante. Elle était entourée, au temps de sa splendeur, de grands et beaux jardins dont il ne reste aujourd'hui ni un arbre ni une trace.

Mon guide, Ben-Ouïl, cheminait à mes côtés et charmait les ennuis du voyage par la description de lieux plus agréables ou plus intéressants que ceux que nous parcourions.

« Quel est, demandai-je en lui montrant les masses grisâtres qui se perdent à l'horizon, quel est l'homme assez abandonné du ciel pour s'être dans un pareil séjour? — Le Kadyé, répondit Ben-Ouïl; et il parait qu'il s'y trouve bien, car aucune séduction n'est capable de l'arracher de l'aire qu'il s'est bâtie au sein des airs. »

Je n'eus pas de peine à obtenir de mon guide, bavard comme tous les guides, quelques détails sur ces Atres dont la vie nomade et excentrique a toujours excité l'intérêt du touriste. Il ne cessa de parler que lorsque je lui montrai la ville de Tazza, qui était au soleil les murs crénelés de sa forteresse.

Tazza est un poste important sur Abd-el-Kader fit construire, et y a fait aus à peu près, sur l'emplacement d'une ville ro-

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

maine qui portait ce nom; du moins c'est ce que nous apprenons l'inscription gravée sur une pierre qu'on a trouvée dans les décombres. La forteresse est un carré d'environ quarante-cinq mètres de longueur, tout chaque angle est surmonté d'une guirlande. L'intérieur se compose d'une vaste cour autour de laquelle sont de vastes magasins remplis de vivres, de munitions de guerre, de ferblanterie, de draps et autres approvisionnements. En face de l'entrée principale est la tente de l'émir. Chaque côté de cette tente est d'une longueur de six à sept mètres. Elle est assise proprement que simplement décorée; des colonnes de bois de noyer, surmontées de chapiteaux sculptés, ornent la porte principale; les murs sont bariolés de peintures arabes assez grossières; et le sol est couvert de beaux tapis sur lesquels s'assoient les ministres et les grands dignitaires. Le *trône* d'Abd-el-Kader se compose d'une simple planche de sapin recouverte d'une natte tressée avec les fils du palmier. Au-dessus des magasins on a bâti trois autres salles; c'est là qu'on loge les khalifs lorsqu'ils viennent visiter l'émir. Elles sont remarquables par les soins qu'on prend de les entretenir. Le parquet de ces salles est caché aussi par des tapis de laine fine sur lesquels sont disposés des coussins de soie. On remarque plusieurs inscriptions sur les murs; ce sont en général des versets du Coran. Des peintures décorent les plafonds.

La porte du fort est l'ouvrage des ouvriers envoyés par le gouvernement français au mois d'août. Elle se laisse men à désirer sous le rapport de l'élégance et de la solidité. On voit de nombreux murs et un mis de l'amour-propre. Les murailles, à l'intérieur et à l'extérieur, sont recouvertes d'une épaisse couche de plâtre d'une blancheur éblouissante. On y a dessiné une montre solaire, et, au milieu de la cour, s'élève un oratoire pour la prière. On lit sur la porte d'entrée une longue inscription arabe qui porte le nom du fondateur. Partout sont gravées des maximes tirées du Coran.

Devant le fort s'étend une petite terrasse en forme d'esplanade sous laquelle on a ouvert trois grands magasins on le plus habituellement s'entassent les récoltes de blé et d'orge. On y a placé trois canons sans affûts. Dans l'intérieur existent aussi deux vastes magasins souterrains qui servent de réservoir; je pourrais dire de tombeau, car les malheureux qu'on renferme dans ces lieux insalubres y meurent presque tous.

Une fabrique de briques et de tuiles, un moulin à farine et un four à pain s'élevaient autour du fort, qu'environnent aussi une centaine de chétives cabanes. Telle est la ville de Tazza, située à une journée de marche de Boual et à une journée et demie de Miliana, dont elle est le dépôt. Plusieurs familles de Coulongis et de Morabes y ont été exilées. Les habitants de Miliana s'y sont réfugiés plusieurs fois. On y remarque quelques boutiques et un semblant de commerce. Une excellente source qui jaillit de la montagne voisine y verse d'abondantes eaux. Cette source est gardée, la nuit, par les lions, qui, comme les dragons des Hespérides, en défendent l'approche aux mortels.

Des environs de la ville sont tristes et uniformes; les montagnes boisées qui entourent Tazza ne présentent pas un point sur lequel le regard se pose avec complaisance. Tout y est froid et silencieux. En hiver la neige remplit la vallée; en été une excessive chaleur engendre des fièvres qui déciment la population. Ajoutez à ces désagréments l'impossibilité on l'on se trouve de s'éloigner sans courir le risque d'être dévoré par les lions, et vous aurez une idée exacte de Tazza. Il arrive même souvent qu'à prix d'or on ne peut s'y procurer les objets de première nécessité.

A une petite distance de la ville on rencontre des excavations où les Arabes ont extrait du fer et de la bouille; mais leur inhabileté dans ce genre de travaux les leur a fait abandonner. Il y a aussi, à quelques lieues de là, à l'est, dans la province de Lassagah, une mine de soufre; elle est placée dans un lieu désert où manquent l'eau et les arbres. L'exploitation offre conséquemment des difficultés presque insurmontables. Abd-el-Kader, qui possédait un peu de sulfure, fut tout joyeux de la découverte d'une mine de soufre; il crut qu'il lui serait possible d'établir des manufactures de poudre. Il se transporta sur les lieux, et ordonna à un Algérien qui était à son service de procéder immédiatement à l'exploitation. On acheta de grandes cuves en cuivre, et les autres ustensiles nécessaires; mais, en opérant, on brûla les chaudières, et il fallut renoncer à obtenir du soufre pur. Il est peu probable que cette mine soit jamais exploitée.

La route qui conduit de Tazza à la mine de Lassagah est belle, une, bien tracée, mais la pluie la rend impraticable à raison de la nature du terrain, qui est argileux. Il n'y a dans le district qu'une petite quantité d'eau sulfureuse.

Pendant mon séjour à Tazza, qui n'a pas duré moins de quatre mois, j'eus l'occasion de me lier d'amitié avec le gouverneur de la place, Kerdou-Beroula. C'est un Algérien d'une quarantaine d'années, de haute stature et d'une physionomie franche et ouverte. Il a demeuré sept ans à Alger, où il a puise dans le commerce des Français beaucoup de connaissances utiles qui lui ont attiré l'affection de l'émir. Sans lui, le fort de Tazza n'aurait subi aucune des améliorations que le distingué des autres places fortes. Il était chargé d'affaires d'Abd-el-Kader auprès du gouverneur, mais s'étant compromis en 1857, il fut obligé de fuir, sous le déguisement de femme, pour échapper aux Français qui le poursuivaient, et qui, une heure après son départ, envahissaient sa maison afin de s'assurer de sa personne. Il se rendit auprès de l'émir, qui l'accueillit favorablement en reconnaissance des éminents services qu'il en avait reçus. Il alla d'abord à Miliana, où il appela plus tard sa famille. Beroula administre avec talent les tribus placées sous ses ordres et qui campent autour de la forteresse. Les Arabes de la campagne se rendent tous les jeudis en ville et y établissent un marché où abondent les produits du pays. Le gouverneur a de l'esprit naturel et une certaine instruction qu'il est rare de trouver chez un Arabe. Aucune question ne l'embarrasse, et il mène à bonne fin presque tout ce qu'il entreprend. Il est d'un accès facile, d'une grande familiarité, quoique juste et sévère; son cœur

est bon, mais il sait se faire obéir et ne pardonne jamais une faute. Quand il a prononcé, le jugement s'exécute, eût-il été porté contre son propre père. Les droits de son maître sont les seuls légitimes à ses yeux; aussi est-il l'ennemi acharné des Français. Au commencement des dernières hostilités, il leur fit beaucoup de mal dans la Mitidja, en compagnie du khalif de Miliana, dont il est la bannière. Il paie toujours de sa personne et affronte la mort avec une ténacité surprenante. Quoique gouverneur absolu de Tazza et des tribus circonvoisines, il est sous les ordres du khalif de Miliana. Abd-el-Kader estime beaucoup son habileté, son sang-froid et son courage; il ne fait rien sans le consulter. Il lui a fait don d'une jolie maison de campagne, située non loin de Tazza. Je n'ai qu'à me louer des bons procédés de Beroula. Les Européens et les ouvriers français qui ont visité le gouverneur reçoivent également justice à la douceur et à l'aumône de son caractère.

Le mois de janvier de l'année 1859 était arrivé, et je commençais à perdre l'espoir de voir arriver Abd-el-Kader, lorsque j'appris par Beroula que son maître était attendu à Limalia. Je résolus sur-le-champ de me rendre dans cette ville, afin de régler la marche de mes affaires et de priver l'émir de lui fuir dans l'exécution de mon projet; j'étais pressé d'en fuir avec les Arabes, dont le caractère inspire le plus souvent une crainte salutaire. Mes préparatifs de départ furent bientôt terminés, et le 17 janvier, à neuf heures du matin, je me mis en route par un temps magnifique. Un soldat irrégulier, un gendarme et Ben-Ouïl, qui ne servait de domestique, formaient toute mon escorte. En quittant Tazza, nous marchâmes pendant plusieurs heures à travers les montagnes par un chemin praticable; nous foulâmes aux pieds les ruines d'une ancienne ville nommée Dairack; l'endroit où elle s'élevait jadis n'est plus qu'un monceau de débris; ils passèrent inaperçus si les guides ne les faisaient remarquer aux voyageurs. Un peu plus loin, nous traversâmes un vaste ci-devant, ce qui ne me permit plus de douter que réellement, à l'endroit désigné, il y avait eu sinon une ville importante, du moins de nombreuses habitations. Peu après s'ouvrit devant nous une magnifique plaine, coupée en tous sens par mille petits ruisseaux qui doivent contribuer beaucoup à la rendre fertile; elle s'étend entre Bonnedin et Moulin-Allé, à l'entrée de la province de Matmata, dont ces deux montagnes sont les frontières. Néanmoins, quoique la position soit favorable et le terrain excellent, on n'y aperçoit pas la moindre trace d'habitation; c'est un désert complet dans lequel plonge la vue sans pouvoir se reposer ni sur une tente, ni sur une cabane, ni sur un arbre. Il faut attribuer cette stérilité plutôt au manque de bras qu'à l'ingratitude du sol; les Arabes ressemblent tous plus ou moins à Figuira; ils sont paresseux avec délicatesse, et quand ils ont de quoi suffire aux besoins du moment, ils s'occupent médiocrement de l'avenir. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer chez eux des terres incultes qui seraient, dans nos climats, une fortune pour les travailleurs pauvres.

Après avoir traversé la plaine, nous pénétrâmes au milieu des bois touffus qui tapissent les monts Matmata; nous suivîmes une route large et bien conservée; les Arabes prétendent que c'est une voie romaine; elle est bordée de chênes gigantesques et imposants par leur antiquité; les berceaux formés par leur épais feuillage versaient l'ombre à nos pas et nous ouvraient un passage agréable; quelquefois pourtant la crainte s'éveillait en nous, lorsque le vent des gorges nous apportait le lugubre rugissement des lions. Nos terreurs s'accroissaient quand nous vîmes les traces du sang de deux Kabyles qui, deux jours auparavant, avaient servi de pâture aux bêtes des forêts. C'était là un triste présage pour des voyageurs qui suivaient le même chemin et que le seul aspect d'un lion eût pu être fait épouvanter.

A part ces craintes, que rien ne vint justifier, nous fîmes un délicieux voyage au milieu des merveilles de la nature. Les tableaux les plus sublimes se déroulaient à nos yeux; les montagnes que nous parcourions étaient d'un pittoresque admirable et d'une solitude effrayante; tout y était grandiose, morne et silencieux. La hauteur de ces montagnes est incompréhensible, leurs formes sont très-variées; les rayons du soleil n'arrivent pas à certains endroits. Tantôt, perché au sommet d'une de ces masses granitiques, on jette un regard effrayant sur le précipice qui s'ouvre sous vos pieds; tantôt, du fond de la vallée, on lève avec admiration les yeux sur les frères jumeaux de l'Atlas. Quelques-unes de ces montagnes sont taillées à pic et inaccessibles; on n'y retrouve aucune trace d'habitations; c'est un amas de rochers dont le silence n'est interrompu que par le bruit des eaux qui tombent avec fracas des cimes dans les gorges et qui réplètent à l'envi les échos.

Nous quittâmes bientôt la route tracée pour suivre d'étroits sentiers dont les difficultés rendaient notre marche pénible. La nuit approchait; nous nous occupâmes de chercher un douair où nous pourrions nous reposer des fatigues de la journée; nos yeux interrogèrent longtemps les profondeurs de la nuit, ce fut en vain. Nous avançâmes toujours, au risque de nous égarer, franchissant les montagnes avec une rapidité peu ordinaire, et comptant découvrir enfin ce que nous recherchions avec tant d'ardeur. Au moment où nous désespérâmes de trouver un abri, nous aperçûmes au loin une clarté douteuse; nous dirigâmes nos pas de ce côté. Bientôt la lumière se montra plus vive et brilla à quelques pas de nous; elle provenait d'un douair composé d'une douzaine de tentes où nous arrivâmes harassés par une longue marche au milieu des ténèbres.

Le cheik du douair nous fit l'accueil le plus amical. En ma qualité d'Européen, je fus l'objet de toutes ses prévenances; on aurait dit qu'il était tout joyeux de voir un Français rechercher son hospitalité. Une de ses cabanes fut mise à ma disposition; je m'y installai avec mes gens et nous nous disposâmes à goûter un repos dont nous avions tous également besoin.

L'intérieur de notre tente était plongé dans une obscurité complète; nous allumâmes quelques tisons d'où jaillit une vive lumière, mais la fumée, n'ayant aucun conduit par où s'échapper, se répandit dans la chambre, et faillit nous asphyxier. Nous étions logés entre deux vallées, et un compagnon d'un poulailler que nous n'avions pas encore remarqué en entrant; il nous fallut user de précaution pour tenir à l'écart ces incommodes voisins, et cette circonstance nous obligea, malgré la fumée, à laisser brûler les tisons. Des œufs, du lait, des poules, du pain pétri avec du beurre frais et cuit sur une brique, un mouton, telles furent les provisions qu'on nous donna, et avec lesquelles nous nous mîmes en mesure de satisfaire le plus vigoureux appétit; nous avions tant marché dans la journée que nous fîmes le plus grand honneur à ce magnifique repas.

Les habitants du douair, prévenus de notre arrivée, accoururent bientôt nous présenter leurs hommages; la tente s'emplit d'Arabes, et la conversation devint générale; elle roula en grande partie sur la politique. Un indigène fit remarquer bien haut ses promesses, et parla à diverses reprises de la mort d'un Français dont il s'avouait l'auteur. « Le sabbat du vaincu est en mon pouvoir, me dit-il, et je le conserve précieusement, parce qu'il doit me servir dans une occasion importante et prochaine. Je connais bien le caractère vaniteux des Arabes, j'ajoutai peu de foi à ce qu'il disait. Si son récit eût été vrai, il n'aurait pas manqué de montrer le trophée de sa victoire. Nous lui répondîmes donc sans le démentir complètement, mais aussi sans lui cacher tout à fait que nous n'étions pas dupes de ce mensonge. La conversation commençait à s'éclaircir, lorsqu'on apporta le fameux couscous, ce mets si délicat qu'on sert à la fin du dîner, et qui, chez les Arabes, est inséparable de l'hospitalité. Je mangéai jusqu'à m'en rassasier de cette préparation africaine, que j'aime beaucoup; on poussa la galanterie jusqu'à m'offrir une tasse de café, afin de faciliter la digestion du couscous. Je fis ainsi un véritable festin de Balhazar sous une tente, au milieu des forêts du nord de l'Afrique.

Ce fut pendant cette nuit que j'aperçus les femmes de ces Arabes à demi sauvages. On n'avait jamais, avant moi, accordé l'hospitalité à un Européen; j'étais donc un objet nouveau pour elles, et la curiosité naturelle à leur sexe les poussa à me visiter. Quelques-unes dans l'int de satisfaire ce besoin et de faire de leur hôte un examen plus approfondi, m'apportèrent des œufs frais et du lait; mais à petite encre elles déposèrent leurs dons à mes pieds, qu'elles s'enlevèrent précipitamment, comme si j'allais les devorer. Si j'en juge par leur empressement à me quitter, je fis sur leur esprit une impression défavorable; elles considèrent sans doute les Européens de la même manière que ceux-ci considèrent les lions de leurs forêts. La différence des mœurs des habitants de ces douairs avec celles des autres Arabes provient de l'isolement dans lequel vivent les premiers, tandis que ceux-ci ressentent déjà les effets de la civilisation.

Malgré la rapidité de leur fuite, j'eus cependant le temps d'observer les femmes arabes; leur physionomie me parut tout à fait bizarre. Je ne sais si je dois attribuer l'effet qu'elles produisirent sur moi à l'obscurité, ou si telle est leur forme naturelle; ce sont des figures plates, de grands yeux noirs avec une poussière dont elles se servent pour embellir leurs traits, de larges plaques en argent sur la poitrine, d'énormes turbauds noués à ces épaules un aspect tout particulier; si vous ajoutez à cela une rareté laideur, une saleté dégoûtante, vous trouverez comme moi qu'elles sont dignes des lieux qu'elles habitent.

Les douair ont quinze tentes du genre formant un cercle sur le penchant d'une montagne; elles étaient entourées d'une haie en branchages secs, pour empêcher, disent les Arabes, les ravages que les lions et les chacals commettent la nuit parmi les troupeaux. Les sentiers qui mènent aux habitations sont escarpés et difficiles. Au centre du douair sont entassés les bestiaux, le fumier et la boue.

Le cheik de l'endroit est de petite taille et d'une obésité vénérable; c'est un compère de la famille des Sancho Pança, mais un Sancho sans force; ses épaules sont à sa barbe grise; tout bien aux hautes fonctions dont il est investi; son caractère est doux, son imagination ardente, son esprit vif et naturel. Je lui demandai pourquoi, au lieu de ces vallées fertiles, il n'allait pas habiter la belle plaine qui s'étend au delà des montagnes de Bonnedin et de Moulin-Allé. « Tel est, me répondit-il, le lieu que nous a désigné l'émir des croyants, et, bon gré, mal gré, il faut que nous l'habitons. » Ces mots me permirent de lui poser d'autres questions; je savais que les ordres d'Abd-el-Kader s'exécutent toujours sous peine de mort.

Fatigué et désireux de me rendre en route de bonne heure le lendemain, je saluai mes hôtes; ils comprirent mon intention, et quittèrent la cabane. Alors je m'étendis sur une natte, auprès du brasier qui brûlait au milieu de la chambre, et, sans songer un instant au danger d'être étouffé par la fumée, je m'endormis.

Vers le milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut par un bruit étrange qui provenait du dehors; les cris confus des indigènes m'avertirent qu'il se passait autour de nous quelque chose d'extraordinaire. L'envoyai Ben-Ouïl aux informations, et il vint, quelques minutes après, m'apprendre que le tumulte avait été causé par l'apparition d'un lion; le marauder avait franchi la haie, et, avec une audace imperturbable, venait d'enlever un mouton au douair; aussitôt les habitants s'étaient rassemblés, tous armés de lances et de bâtons, en faisant retentir l'air de cris perçants.

Cette façon de repousser l'agression des bêtes féroces me frappa par sa singularité. Tel est, en effet, le système adopté par les Arabes pour se débarrasser des visites de leurs importuns voisins.

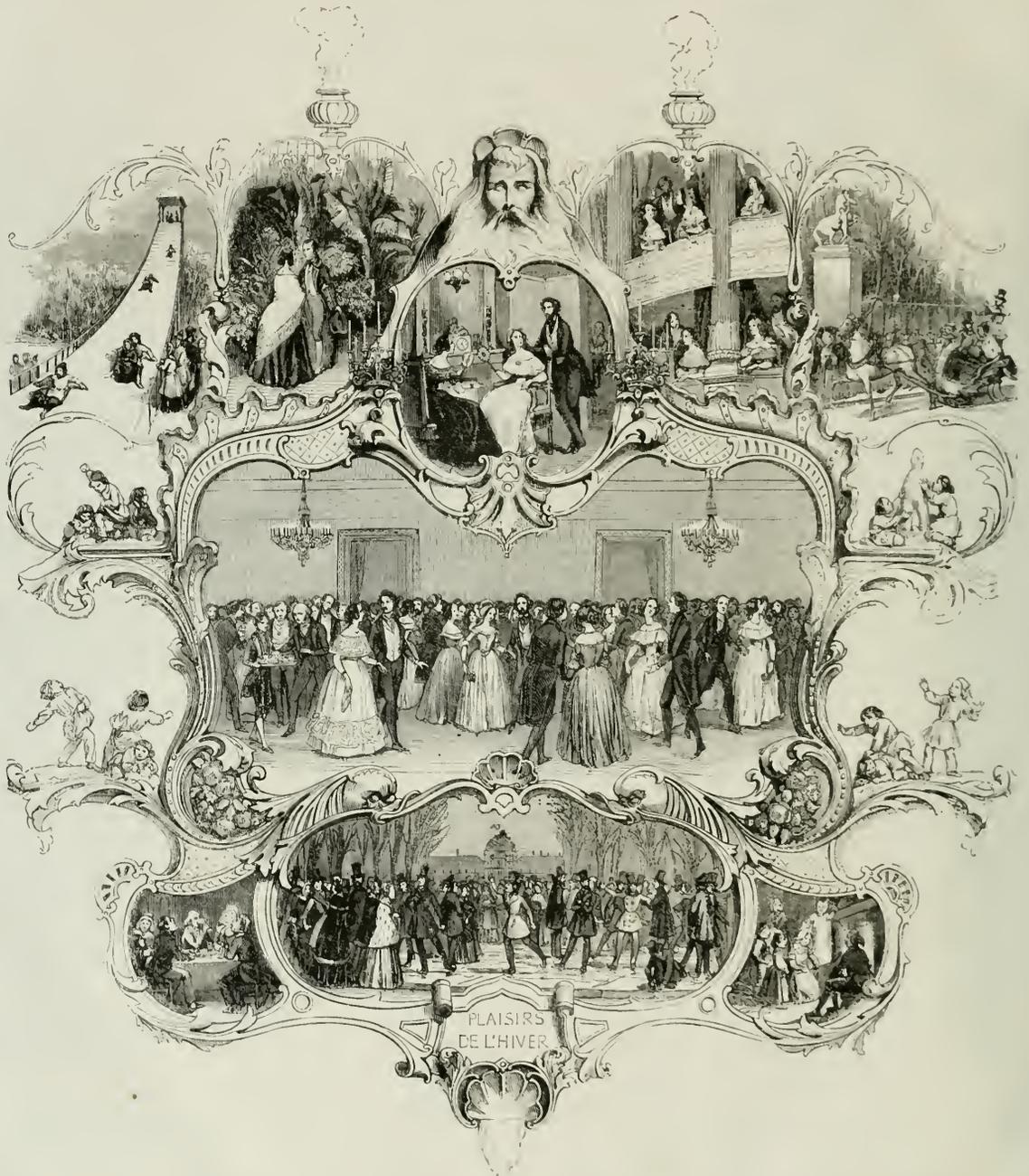
(La suite à un prochain numéro.)

Plaisirs et Misères de l'Hiver.

Le but de ce petit chapitre, cher lecteur, est de te démontrer que l'hiver est à la fois la plus agréable et la plus triste des saisons, de même que la femme, suivant l'avis de Sémaphore, est la meilleure chose et la pire des choses. Ce que je dis ici de la femme et de l'hiver, lecteur mon ami, peut se

dire à peu près de tout ce qui existe en ce monde sublunaire. Il n'est guère de vertus dont l'excès ne touche à un travers, à un ridicule ou à un vice; tout mets délicieux a son danger; au fond de la coupe exquise se cachent les maux de nerfs et l'ivresse. Quoi de plus charmant que la parole et quoi de plus

détestable? Le violon de Bériot a pour voisin le violon de *** qui vous écorche les oreilles; le plaisir coudoie la douleur, et le monde est blanc ou noir, selon le côté par où tu l'envisages. — Je veux qu'après avoir lu ces lignes, tu me quittes en criant: Vive l'hiver! à bas l'hiver!



PLAISIRS DE L'HIVER

Oui, vive l'hiver pour ceux qui ont une cheminée de stuc ou de marbre, où le chêne enflammé pétille et répand ses chauds ardeurs; oui, vive l'hiver pour les poitrines abritées sous la ouate et la martre! vive l'hiver pour les pieds cuirassés de doubles semelles, pour les nez enveloppés du foulard de soie, pour les jambes appuyées sur les coussins d'un moelleux équipage! vive l'hiver pour toutes ces frêles, et blanches, et charmantes Parisiennes, que le plaisir appelle à ses fêtes! vive l'hiver pour le lion à la botte vernie, au gant glacé, au lorgnon encaissé dans l'orbite.

Allons, mes jeunes cavaliers, allons, mes toutes belles, voici

l'hiver qui commence! c'est votre saison de prédilection, la saison de vos jupes les plus vives, de vos enveloppements les plus doux. On vante le printemps; préjugé de poète! qui vous veut-il avec ses roses fades et son azur monotone? La belle distraction, en vérité, que de se coucher sur l'herbe et de bâiller au sempiternel murmure du ruisseau! Parlez-moi de l'hiver! Le printemps chante toujours le même air sur ses pipeaux champêtres; cela devient maussade; mais l'hiver ramène les vives harmonies: de tous côtés résonne, sur mille tons joyeux, le signal de la valse et de la danse. Partez, couvrez vos blanches épaules du long manteau de soie; le bal

vous sourit, le bal vous appelle, le bal vous possède; à la lueur des lustres étincelants, montrez aux regards charmés, votre taille légère, vos cheveux enlacés de fleurs, votre noire prunelle, votre pied agaçant; faites des heureux et des jaloux, et revenez de ces nuits enflammées, de ces nuits de délire, fatiguées, mais non lassées de vos triomphes. Et vous, mes beaux amis, est-il, dites-moi, un temps plus heureux, plus adorable que l'hiver? N'est-ce pas dans l'hiver qu'on se retrouve, qu'on se revoit, qu'on se précipite avec ivresse dans le tourbillon du monde, et que les mots les plus tendres et les plus doux se disent à l'oreille?

Vouslez-vous prendre un peu de repos? Est-ce votre fantaisie, le lendemain de quelque fête bruyante, de vous récréer par le contraste des douceurs de l'intimité? donnez votre consigne à la porte de votre boudoir, afin que les profanes en soient exclus; deux ou trois privilégiés auront seuls le droit d'entrer au sanctuaire; alors vous goûtez un des plus grands plaisirs de ce monde, que l'hiver seul peut donner, le plaisir du coin du feu; ô coin du feu! ô volupté plus charmante, ô trésor plus enviable que tous les diamants et

toutes les grandeurs de l'univers! Le bienheureux auquel il est donné de se livrer au bonheur du coin du feu, à côté de deux jolies femmes, peut se dire l'égal des rois; à côté d'une seule femme, il égale les dieux!

Le soir, si ce n'est plus le bal, Lablache et Ronconi, Rachel et Carlotta Grisi vous réclament; la loge d'avant-scène ouvre pour vous ses rideaux de velours; là, vous prêtez l'oreille aux douces mélodies, vous jouissez d'un regard, d'un sourire échangé, tandis que la pompe d'un spectacle magni-

fique ou touchant éclate sur la scène, enchantant l'esprit, éblouissant les yeux, remplissant l'âme de surprise et d'émotion. Essayez donc d'en faire autant en pleine canicule! vous risqueriez la suffocation.

L'hiver, en tout point, est supérieur au printemps. Est-ce le printemps qui pourrait couvrir nos toits de neige, glacer la surface des eaux, suspendre aux branches de l'arbre le givre étincelant? Eh bien! l'hiver n'a point à envier au printemps ses fleurs et ses arbustes; comme lui, il a sa couronne;



l'hiver fait le printemps quand il veut. Voyez ces serres où les plantes les plus belles et les plus rares se disputent votre choix; que dis-je! les fleurs d'hiver ont un attrait particulier que celles du printemps n'ont pas, l'attrait de la rareté, le charme du fruit défendu.

Cependant le soleil luit au ciel limpide, un de ces beaux soleils d'hiver sur la blanche campagne. Attendez au traîneau votre bai-brun pur sang, et qu'il vole sur cette route de neige solide. Après le bonheur du coin du feu, quel bonheur plus grand que de s'élançer ainsi dans l'espace, comme le dieu de l'hiver, qui parcourt son royaume de glace sur un char

rapide! — De chaque côté de votre route, vous apercevez le patient agile qui glisse sur les rivières et les fleuves arrêtés dans leur course, ou les enfants joyeux se livrant une guerre d'éclats de rire et de boules de neige... Puis vous rentrez dans une salle à manger bien close et bien chaude, et là vous savourez un succulent dîner avec toute l'ardeur d'un appétit triplé par l'air vif et excitant d'une belle journée d'hiver.

A bas l'hiver! s'écrie-t-on de ce côté; à bas l'hiver! mort à l'hiver! Qu'est-ce? qu'y a-t-il? d'où viennent ces cris et ces imprécations? Eh! voulez-vous que ces malheureux ado-

rent l'hiver et l'encensent? — L'un suivait péniblement, à travers la montagne, une route âpre et difficile; sa femme l'accompagnait avec son enfant; tout à coup la neige s'éroule d'en haut avec un fracas épouvantable; le mari et la femme disparaissent engloutis sous l'avalanche; la petite fille, éperdue, s'agenouille et lève au ciel des mains désespérées. Qui viendra à son aide? qui la sauvera de cet abîme glacé?... Appelez les violons, mesdames, et mettez-vous en danse! — L'autre est mort de froid dans une solitude hyperboréenne; les vautours et les loups ont dévoré le cadavre; il ne reste plus de l'homme que ce chapeau abandonné... Passez vos

gains, mes lions, frisez votre moustache, mirez-vous dans les beaux yeux de la brune et de la blonde.
 Mais quel douloureux spectacle! l'hiver dévaste la campagne; l'horrible hiver, l'hiver implacable répand la désolation de son souffle rigide; voyez ces débris d'une armée qui se traînent péniblement sur cette affreuse terre et sous ce ciel inclément; nul secours, nul aide, pas une fleur pour leur rendre l'espérance et la ramener à l'hiver, la fatigue, le désespoir, la mort! O champs fatals et héroïques qui servirez de tombeau à la plus belle armée et aux soldats les plus braves! quel horrible linceul de neige recouvre ces glorieuses victimes! Rien n'avait pu les vaincre, l'hiver les a vaincus!... Cessez vos danses, faites taire ces voix joyeuses; que l'airain gémissent et pleure!

Qu'on est bien, dites-vous, au cœur de l'hiver, dans un vaste fauteuil qui vous caresse amoureusement de ses doux bras, la tête nonchalamment appuyée sur le velours et les pieds sur les chenets. Oh! certes, votre sort est digne d'envie; mais croyez-vous que ces braves marins qui se battent contre les ours de la mer Glaciale aient à se louer de l'hiver autant que vous? Croyez-vous que ces pauvres petits enfants pâles, grelottants, mourant de faim, accablés tristement sur le seuil d'une maison qui ne s'ouvre pas, croyez-vous qu'ils trouvent dans l'hiver le véritable paradis terrestre?

Vive l'hiver! dites-vous insensiblement; c'est la saison des plaisirs! Comment peut-on se plaindre de l'hiver? Ah! détourné un instant les regards de ces salons splendides, de ces rares festins, de ces spectacles magiques; regardez descendre de votre élégante calèche et mettre le pied dans la rue; visitez la hutte du villageois ou la mansarde du pauvre, vous saurez alors ce que l'hiver apporte de joie en ce monde; là vous verrez un vieillard dégenétil demandant un sou de pain au passant qui le lui refuse; ici une pauvre femme courbée sous un lourd fardeau et menant avec elle, à travers la neige, un petit enfant transi et pleurant. Mais que voyez-vous? La misère dans toute son horreur! La misère au mois de janvier, quand un vent glacé souffle avec violence à travers les portes mal jointes; une femme, un enfant, un malade à l'agonie! et pas de feu, pas de pain, pas de matelas, pas de secours! La mère anéantie offrant au nouveau-né son sein tari, et le père hideux et râlant sur la froide pierre, adossé à la muraille humide.

A bas l'hiver! dit la voix misérable de la mansarde.
 Vive l'hiver! murmure la douce voix du bonjour.



ÉTUDES COMIQUES.

Le Tremblement, ou les Lectures dangereuses.

PERSONNAGES :

- M. TOUCHARD, ancien mercier (cinquante ans).
- MADAME TOUCHARD, sa femme (quarante ans).
- M. RONDIN, ancien associé de M. Touchard.
- JOSEPH, vieux domestique.
- LE MÉDECIN.

Un salon chez M. Touchard, au Marais.

Scène I.

M. TOUCHARD, en robe de chambre de naiton, bonnet grec, pantoufles; il est assis près d'une table et tient à la main la Gazette des Tribunaux. (Il lit.) — Paris, nouvelles diverses... (S'interrompant.) Avant de lire les nouvelles diverses et les drôleries de la police correctionnelle, récapitulons un peu mon journal d'aujourd'hui... Voyons... (Il parcourt des yeux son journal.) « Cour d'assises de la Seine... » Mais qui vient me déranger?...

Scène II.

M. TOUCHARD, M. RONDIN.

M. TOUCHARD, de la porte. — Peut-on entrer?
 M. TOUCHARD. — Eh! c'est vous, mon cher Rondin? Entrez donc, que l'on requière contre vous! Depuis que nous avons quitté les affaires, c'est à peine si l'on vous a vu.
 M. RONDIN. — Que voulez-vous, mon cher Touchard, je suis devenu empesonné... J'ai acquis une petite propriété à Longvillain... et, vous savez... les embarras d'un nouveau propriétaire, les travaux, les changements, les réparations...
 M. TOUCHARD. — Allons! j'ai net, comme on dit, les circonstances atténuantes; vous êtes accablé...
 M. RONDIN. — A la bonne heure! ce cher ami, ce cher associé! vrai, il me tardait de vous voir. Et comment va cette santé?... Je vous trouve un peu changé.
 M. TOUCHARD. — Ça ne m'étonne pas; j'ai été malade.
 M. RONDIN. — Oh!
 M. TOUCHARD. — Oui, j'ai commencé par la non existence de rentier... Un mois après la vente de notre fonds de mercerie, je me suis mis au lit pour n'en plus bouger de huit jours...
 M. RONDIN. — Vous qui étiez si bien portant, si solide!

M. TOUCHARD. — Pardi! quand on est dans les affaires, est-ce qu'on a le temps d'être malade?
 M. RONDIN. — Ma loi! on ne devrait jamais avoir ce temps-là. Tenez, voulez-vous que je vous dise... je crois que vous avez eu tort de vous fixer en ville. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez acheté cette maison?
 M. TOUCHARD. — Oui; c'est l'œuvre de ma femme qui nous l'a cédée en viager... c'est une bonne affaire...
 M. RONDIN. — Je ne dis pas non; mais ça vous cloue à Paris, et ça ne vous vaut rien.
 M. TOUCHARD, un peu éffrayé. — Est-ce que vous pensez qu'il y a du danger pour moi à vivre à Paris?
 M. RONDIN. — Sans doute... danger pour votre santé. Vous en avez déjà fait l'expérience... Quand on a, comme nous, passé trente ans à travailler sans relâche, on croit être bien heureux en se retirant un beau jour avec des rentes... on s' imagine qu'on s'amusera beaucoup parce qu'il n'y aura rien à faire... c'est une erreur... Nous sommes habitués à une vie active, laborieuse... et l'habitude est une seconde nature qu'on ne peut changer impunément... Ainsi, pour nous, un repos absolu est un ennemi, une fatigue réelle, dangereuse... si on ne le combat par une fatigue corporelle qui sera notre véritable repos. Ce que je vous dis là vous paraît absurde... mais je parle de ce que j'ai éprouvé. Le jour où je me suis éveillé rentier, n'ayant plus un boutique à ouvrir, mon étalage à arranger, je n'ai plus su que devenir; au bout de huit jours, j'étais puné... la semaine suivante, je sentais que j'allais tomber malade... comme vous, mon pauvre Touchard... C'est alors que mon notaire m'a parlé d'une petite campagne à vendre à quatre lieues de Paris... j'ai saisi cette proposition comme une inspiration du ciel... je me suis fait propriétaire, propriétaire campagnard... Depuis ce moment, j'ai retrouvé mes soucis, mes petites inquiétudes, je n'ai pas eu un seul jour de repos... aussi je vous jure que je ne me suis pas senti du tout... et vous voyez que la santé m'est revenue... Et vous, mon cher ami, que faites-vous? Ne vous êtes-vous pas créé quelque occupation, quelque distraction?
 M. TOUCHARD. — Pardonnez-moi.
 M. RONDIN. — Ah!... et laquelle?
 M. TOUCHARD. — Je me suis abonné à la Gazette des Tribunaux.

M. RONDIN. — Bon! cela distrait... Ensuite?
 M. TOUCHARD. — Voilà tout.
 M. RONDIN. — Comment! c'est là toute votre occupation?
 M. TOUCHARD. — Vous croyez peut-être que ce n'est pas assez... Je vous assure, mon cher, que cette lecture m'occupe beaucoup.
 M. RONDIN. — Oui, une heure, le matin après votre déjeuner... mais le reste de la journée?
 M. TOUCHARD. — Le reste de la journée? je médite sur ma lecture du matin.
 M. RONDIN. — Ah çà! vous voulez rire. Vous méditez la Gazette des Tribunaux?
 M. TOUCHARD. — Sans doute... j'apprends à être prudent... à me préserver...
 M. RONDIN. — Et contre qui, contre quoi?
 M. TOUCHARD. — Contre tout... et contre tout le monde... Vous ne vous faites pas idée, mon pauvre ami, de la multitude des crimes qui se commettent aujourd'hui. C'est effrayant, M. Rondin, c'est vraiment incroyable!
 M. RONDIN. — Eh bien donc avez le soin de bien fermer vos portes le soir, d'avoir une paire de pistolets à la tête de votre lit, et vous serez parfaitement tranquille.
 M. TOUCHARD. — Oui, contre les dangers du dehors.
 M. RONDIN. — L'espère bien qu'à l'intérieur vous n'avez aucun sujet d'inquiétude... Enloupé d'une excellente femme, qui vous aime... de Joseph, un vieux serviteur, qui vous est dévoué...
 M. TOUCHARD. — Oui, oui, certainement, une excellente femme... Je ne lui connais d'autre défaut qu'un peu de coquetterie, un peu de goût pour la toilette... mais, à son âge, c'est plutôt un ridicule pour elle qu'un sujet d'alarmes pour moi.
 M. RONDIN. — Ce n'est même pas un défaut; l'habitude à paraître dans le comptoir de notre magasin, il est tout naturel qu'elle ait consacré quelque recherche dans sa mise.
 M. TOUCHARD. — Surtout... Quant au vieux Joseph, il a été jusqu'à ce jour un domestique honnête... je n'ai jamais rien aperçu qui pût me faire douter de son affection, de sa fidélité... mais...
 M. RONDIN. — Voilà un mot de trop... Pas de mais... il n'y en a pas... il ne peut pas y en avoir...
 M. TOUCHARD. — Comme il vous plaira... Je me tais... et je garde pour moi seul ma conviction...
 M. RONDIN, avec vivacité. — Une conviction!... et laquelle... laquelle?
 M. TOUCHARD. — C'est que le passé ne répond pas toujours de l'avenir...
 M. RONDIN. — Comment! malheureux que vous êtes! car vous me faites mettre en colère... comment! vous croyez votre femme capable d'attenter à vos jours?...

M. TOUCHARD. — Qui vous parle de cela?... Seulement, les huit ou dix maris qui, depuis l'infortuné Lafarge, ont été empesonnés par leurs femmes, étaient probablement tout aussi sûrs d'elles que je le suis de la mienne, sans cela ils n'auraient pas bu le funeste breuvage qu'elle leur présentait...
 M. RONDIN. — De pareilles catastrophes sont toujours annoncées dans les ménages par des querelles, des discussions, des disputes...
 M. TOUCHARD. — Quelqu'un pas de bienfaits.
 M. RONDIN. — Des bienfaits?
 M. TOUCHARD. — Si vous aviez lu la Gazette des Tribunaux, vous auriez vu que des huit ou dix maris dont je vous parle, sept ont péri à la suite d'un testament fait en faveur de leur femme.
 M. RONDIN. — C'est qu'alors ils avaient épousé des monstres.

M. TOUCHARD. — On ne fait pas de testament en faveur des monstres.
 M. RONDIN. — Tenez, vos raisonnements sont odieux, abominables!
 M. TOUCHARD. — Ils sont justes; je n'invente rien... tout est imprimé...
 M. RONDIN. — Et vous voulez en conclure...
 M. TOUCHARD. — Qu'il ne faut pas faire de testament en faveur de sa femme... ou que, du moins, il faut le lui laisser ignorer.
 M. RONDIN. — Et ce testament olographe que vous nous avez lu il y a un an?...
 M. TOUCHARD. — Par lequel j'aurais un douaire à ma femme, et me rente au fidèle serviteur?
 M. RONDIN. — Oui.
 M. TOUCHARD. — Vous verrez...
 M. RONDIN. — Si vous aviez fait cela, Touchard, ce serait indigne.
 M. TOUCHARD. — Allons, que diable! allons! calmez-vous... Le testament ne sera révoqué qu'en apparence... mais gardez-moi le secret...
 M. RONDIN. — C'est éternel, c'est mal... très-mal!
 M. TOUCHARD. — Laissez-moi donc faire... N'auriez-vous pas grand plaisir à vous dire un jour : « Ce pauvre Touchard, s'il avait suivi son idée, il serait peut-être encore là... »
 M. RONDIN. — Voulez-vous que je vous dise... vous mériteriez presque d'avoir raison de craindre...

Scène III.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant. — Ah! tiens! M. Rondin... Ça va bien, M. Rondin?
 M. RONDIN. — Très-bien, très-bien, mon ami.
 JOSEPH, à M. Touchard. — Bonjour, monsieur; vous avez passé une bonne nuit?
 M. TOUCHARD, le regardant fixement. — Mais oui... fort bonne... parfaite...
 JOSEPH. — Ah! eh ben! tant mieux, tant mieux, monsieur...
 M. TOUCHARD, bas à Rondin. — Ne dirait-on pas qu'il est étourdi que j'ai passé une bonne nuit? (À Joseph.) Dis-moi un peu, pourquoi me fais-tu, tous les matins, cette même question?
 JOSEPH. — Mais, dame!... c'est pour savoir si vous avez bien dormi.
 M. TOUCHARD. — Et qu'est-ce que ça te fait, que j'ai bien dormi?
 JOSEPH. — Ce que cela me fait?... Eh! ben! ça me fait plaisir, donc!
 M. TOUCHARD, après l'avoir regardé dans les yeux. — Soit!... J'ai pourtant le sonneil très-léger... Une mouche qui vole, un meuble qui craque, suffisent pour m'éveiller...
 JOSEPH. — Diable! diable!
 M. TOUCHARD, bas à Rondin. — On dirait que ça le contrarie.
 M. RONDIN. — Ouï voyez-vous ça?
 M. TOUCHARD, bas. — Vous ne voulez rien voir... Je lui trouve un air tout particulier aujourd'hui.
 M. RONDIN. — Il a son air ordinaire.
 JOSEPH, à part. — Qu'est-ce qui leur prend donc de me dévisager comme ça?
 M. TOUCHARD. — Que me voulez-ils?
 JOSEPH. — Hein! qu'... Moi?... Bon!... Voilà que je ne m'en souviens plus.
 M. TOUCHARD, bas à Rondin. — Ah çà, mais, il se trouble...
 M. RONDIN. — Parbleu! vous le regardez si drôlement...
 JOSEPH. — Ah!... je venais savoir, de la part de madame, s'il faut servir le déjeuner...
 M. TOUCHARD. — Ça ne presse pas... Tu vas aller chez M. Bellemain, mon notaire, et tu lui diras que j'attends l'acte que je lui ai demandé.
 JOSEPH. — Bien, monsieur... (À lui-même.) Voyons, n'oublions rien... M. Bellemain, rue Beaumarchais... et la commission de madame, rue des Nonnades. (Il va pour sortir.)
 M. TOUCHARD, à part. — Une commission de ma femme!... (Le rappelant.) Joseph.
 JOSEPH. — Monsieur.
 M. TOUCHARD. — Ma femme l'a chargé d'une commission?
 JOSEPH. — Une lettre que j'ai là... (Il montre la poche de sa veste.) Mais madame m'a bien recommandé...
 M. TOUCHARD. — Quoi?
 JOSEPH. — Ah! imbécile que je suis! elle m'avait recommandé le secret, surtout pour vous... (Touchard regarde Rondin; celui-ci hausse les épaules en riant.) Ne lui dites pas que je vous ai dit... C'est peut-être une surprise qu'elle vous ménage...
 M. TOUCHARD, s'efforçant de sourire. — Une surprise!...
 M. RONDIN, bas. — Quelque cadeau...
 M. TOUCHARD. — Vous croyez?...
 M. RONDIN. — N'avez-vous pas vous avisé d'être jaloux? (À Joseph.) Va, mon ami, va faire les commissions.
 (Joseph va pour sortir.)

(Pendant qu'il s'accroupit pour les ramasser, M. Touchard compare de la lettre et la cache.)

M. TOUCHARD, à part. — Je la tiens !... (A Joseph.) C'est bon ! en voilà assez... Cours vite chez M. Bellemain.

JOSEPH. — Oui, monsieur. (Bas à Rondin.) Ne trouvez-vous pas qu'il n'est plus le même ?

M. RONDIN, bas. — Non, non, tu le trompes... Va.

M. TOUCHARD, à part. — Qu'ont-ils à chuchoter tout bas ?

(Joseph sort.)

Scène IV.

M. TOUCHARD, M. RONDIN ; puis MADAME TOUCHARD.

M. TOUCHARD, à part. — Je n'ose lire cette lettre devant lui. (Haut.) Mon cher Rondin, est-ce que vous n'allez pas dire un petit bonjour à madame Touchard ? Je suis sûr qu'elle sera charmée de vous voir... Vous la trouverez dans sa chambre.

M. RONDIN. — Faudra-t-il lui dire que vous avez escamoté sa lettre ?

M. TOUCHARD, troublé. — Quoi !... vous avez vu ?...

M. RONDIN. — A votre place, je fongrais de descendre à de pareils moyens...

M. TOUCHARD. — La, là ! encore vos grands sentiments, vos grandes phrases !... Après tout, ne suis-je pas le mari de ma femme, et n'ai-je pas le droit de savoir tout ce qu'elle fait, surtout quand elle y met du mystère ?

M. RONDIN. — Voici madame Touchard.

M. TOUCHARD, vivement. — Chut ! pas un mot, je vous en prie !

M. RONDIN. — Pourquoi donc ? puisque vous avez le droit...

M. TOUCHARD. — Je vous en conjure, Rondin, pas un mot.

MADAME TOUCHARD, entrant. — Bonjour, mon ami... Mais tu es occupé...

M. RONDIN, saluant. — Madame Touchard ne me reconnaît pas ?

MADAME TOUCHARD, croisant vivement son peignoir. — M. Rondin !... (A son mari.) Eh ! mon Dieu, mon ami, pourquoi ne m'avoir pas fait avertir ?... (A Rondin.) Je vous demande pardon... Vous me surprenez dans un négocié...

M. RONDIN. — Vous plaisantez... Est-ce que nous sommes gens à cérémonies ?... d'anciens associés, de vieux amis comme nous... Je n'ai pas besoin de vous demander si vous vous portez bien... Vous êtes fraîche, rose comme une pomme d'api. Mais c'est que c'est vrai, monsieur Touchard ; on dirait que madame Touchard a dix ans de moins depuis que je l'ai vue.

MADAME TOUCHARD, minaudant. — Vous trouvez !... Je conviens que le repos m'a profité ; mais il n'en a pas été de même de Touchard... Ce pauvre ami !... Ne vous semble-t-il pas maigre ?

M. RONDIN. — Oui, un peu.

MADAME TOUCHARD. — Il a été malade ; il n'est pas encore bien remis... ce pauvre chat ! (Elle embrasse son mari sur le front.)

M. TOUCHARD, à part. — On dirait qu'elle veut le préparer à une catastrophe.

MADAME TOUCHARD. — M. Rondin, j'espère que vous allez prendre le chocolat avec nous ?

M. RONDIN. — Mieux que cela... je reste en ville tout le jour, pour quelques affaires ; et comme je n'ai plus de domicile à Paris, je m'installe chez vous, et je m'invite à dîner.

MADAME TOUCHARD. — A la bonne heure... (Elle sort.)

M. TOUCHARD. — Mon cher ami... vous me faites un sensible plaisir en restant ici tout le jour... nous irons dîner au restaurant... A dater d'aujourd'hui, je ne veux plus prendre mes repas à la maison.

M. RONDIN. — Et pourquoi ?...

M. TOUCHARD. — Pourquoi ?... pour rien.

M. RONDIN. — Vous êtes fou !

MADAME TOUCHARD, entrant. — Allons ! à table... voici le chocolat fait de ma main... (Elle porte deux chocolatières qu'elle pose sur la table, et place les tasses et le beurre.)

M. RONDIN. — Fait de votre main, belle dame...

MADAME TOUCHARD, riant. — Allons, vous allez dire une galanterie. (On se met à table.)

M. TOUCHARD. — Pourquoi ces deux chocolatières ?

MADAME TOUCHARD. — Ah ! c'est que celle-ci est pour toi... pour toi seul.

M. TOUCHARD. — Ah !

MADAME TOUCHARD. — C'est un chocolat de santé... J'ai entendu dire qu'il faisait des miracles sur les convalescents... J'ai voulu t'en faire essayer... Je suis sûre que tu l'en trouveras bien.

M. TOUCHARD. — Tu crois ? (Il regarde Rondin, qui rit. A part.) Est-ce qu'il s'entendrait ?

MADAME TOUCHARD. — D'abord, il a un parfum délicieux... (Elle verse dans la tasse de son mari.)

M. TOUCHARD. — Assez, assez... Gardes-en un peu pour toi.

MADAME TOUCHARD. — Non ; je me suis promis de n'y pas toucher... tout est pour toi.

M. TOUCHARD, à part. — Elle refuse d'y goûter. (Haut.) Verses-en un peu à Rondin... il me dira ce qu'il en pense.

MADAME TOUCHARD. — Non, non... il n'en aura pas... Tout est pour le malade... tout !

M. TOUCHARD, à part. — Ah, mais !...

M. RONDIN. — Dieu me garde de vous en priver... (A part, riant.) Il est amusant.

MADAME TOUCHARD. — Eh bien, mon ami, tu ne prends pas mon chocolat merveilleux ?

M. TOUCHARD, à part. — Il faut que je lise cette lettre.

M. RONDIN, riant. — Allons, allons, buvez donc !

M. TOUCHARD, à part. — Et lui aussi !

MADAME TOUCHARD. — Mais qu'as-tu donc ? tu sembles souffrir...

M. TOUCHARD. — Non, rien... quelque chose à prendre dans mon cabinet... (Il se lève.) Je reviens... ne touchez pas à mon chocolat... (A part.) Cette lettre... cette lettre... (Il sort agité et troublé, en regardant sa femme et Rondin avec méfiance.)

Scène V.

MADAME TOUCHARD, M. RONDIN.

MADAME TOUCHARD. — Eh mais ! qu'a-t-il donc ?

M. RONDIN. — Ma foi, je n'en sais rien.

MADAME TOUCHARD. — Il m'inquiète depuis quelque temps... il est sérieux, soucieux, bizarre... J'ai bien l'intention, je ne puis lui arracher le sujet de ce changement. Vous aurait-il fait quelque confidence ?

M. RONDIN. — Aucune, je crois qu'il lui faudrait des distractions... J'espère que vous viendrez me visiter à ma campagne... que vous y viendrez souvent...

MADAME TOUCHARD. — Mais... avec grand plaisir...

M. RONDIN. — J'ai fait arranger un appartement que je vais destiner... Voici la belle saison... je veux vous avoir dimanche...

MADAME TOUCHARD. — Dimanche ?... mais cela se peut... J'en parlerai à M. Touchard.

M. RONDIN. — Rien n'est plus commode ; il y a justement une station du chemin de fer à cinq minutes de ma maison.

MADAME TOUCHARD. — Vraiment !... mais, alors, c'est une promenade.

Scène VI.

LES SŒURS, M. TOUCHARD.

M. TOUCHARD, rentrant tout effaré. — Donnez-moi ce chocolat... n'y touchez pas... n'y touchez pas... (Il prend sa tasse, la remet dans un placard, qu'il ferme et dont il ôte la clef.)

MADAME TOUCHARD. — Que fais-tu donc ?

M. TOUCHARD. — Ce que je fais ?... ce que je... Sortez, madame...

M. RONDIN. — Comment ! mon ami... que signifie ?...

M. TOUCHARD, cherchant à se contenir. — Mais, rien... rien du tout... J'ai à vous parler en secret... sur-le-champ... sans retard... et je prie ma femme de se retirer dans sa chambre.

MADAME TOUCHARD. — Mon Dieu, mon ami, je me retire. (A Rondin, bas.) Vous me direz...

M. TOUCHARD, l'interrompant. — Ne parlez pas bas à monsieur... Allez, madame...

(Elle sort.)

(La fin à un prochain numéro.)



La Pêche des Huîtres.

Six heures du soir vont bientôt sonner, les estomacs affamés s'en treignent. Un fumer appétissant sort de l'office des restaurants dignes d'un tel nom ; à chaque étage, dans chaque maison, le couvert est mis ; les chefs ou les cuisiniers sont en émoi, les rôtisseurs se gaisissent, le potage bouillonne et frémissant ; tous les appareils culinaires fonctionnent avec une activité philanthropique... Autrefois on soupait, ce qui avait bien son mérite ; mais aujourd'hui l'on dîne, ce qui n'est pas sans charmes.

Les Chambres législatives sont désertes ; le temple de Plutus, vulgairement appelé la Bourse, se dépeuple ; déjà depuis une heure bureaux, études, cabinets, tristes domaines de l'ennui, sont fermés ; l'esthétique assiste ses broches et le journaliste sa plume d'oie en de fer. Ministres, députés, juges, légistes, savants, et tant d'autres respirent enfin. La nomenclature serait sans terme, et Babelus nous rendrait les armes, si nous passions en revue tous les esclaves qu'affranchit l'heure fortunée de se mettre à table.

O trois et quatre fois heureux ceux qui peuvent alors dire avec Archias, le tyran de Thébes : « A demain les affaires sérieuses ! » O mille fois capables d'inspirer l'envie ceux qu'attend un repas ordonné suivant les règles de l'art, et dont l'huile ouverte stimulerait les sens gastronomiques !

L'huile, en effet, a des vertus qui nous permettra d'être heureux, si la lyre d'Amarron était à notre service, nous lui consacrerions un passage en quatre chants, nous la célébrerions en vers imitiques ; elle serait l'heros qui nous inspirerait. Mais, hélas ! prosaïque amateur que nous sommes, force nous est de renoncer au langage des dieux, et de nous contenter de celui du bon M. Jourdain. Nous ne marcherons pas sur les brisées d'Horace, qui célébra les huîtres de Grèce, — *irritantum quor*, comme a dit Tite-Live. — Nul ne contestera cette qualification latine.

L'huile est bien l'*excitant de l'appétit*. Elle ouvre les voies sans les encombrer ; elle flatte le goût et ne rassasie point. Faut-il ajouter scientifiquement qu'elle partage avec les vins légers des qualités diurétiques fort estimables ? Qui parle d'huîtres a nommé le Grave et le Sauterne ! M. Flouries a déclaré que l'huile ne méritait pas d'être classée, dans l'échelle de la création, aussi bas qu'on l'admet généralement ; il l'a réhabilitée devant la science en s'écriant : « L'huil-

tre ! cet animal chez qui l'organe des passions est si largement développé ; l'huile ! etc... » On a constaté par de grands chiffres que les populations dont les coquillages et les huîtres en particulier sont la nourriture habituelle, fournissent au service de la patrie un nombre de conscrits allant rapidement en progression croissante d'année en année... Mais qu'importe ! qu'importe tout cela ! On s'inquiète peu des écrits du prince des testacés ; l'on ignore comment il vit, comment il se multiplie, comment il s'améliore. Les mots pareils aux huîtres et pêche aux huîtres sont des mots vides de sens. On ne connaît l'huile qu'ouverte par l'écaille ; en l'avalant, et voilà tout.

Combians une immense lacune. La nature a fait de l'huile un coquillage privé de la faenlle locomotive ; elle lui accorde sans doute des compensations incommes au plus grand nombre des humains, — soit dit sans allusions aux ennemis du progrès. — Cet article ne sera point polémique.

On connaît la configuration de l'huile. Sa partie ou valve inférieure est immobile et sert de point d'attache ou de résistance ; la valve supérieure a souk un certain mouvement. Par l'effet d'un muscle tendineux faisant fonction de charnière, l'huile s'ouvre pour respirer et prend alors, par ses sautoirs, l'air et les aliments qui lui sont nécessaires. On dit qu'elle se nourrit de sucs de plantes marines, d'animaux et de limon. Nous nous abstiendrons de rien affirmer à cet égard ; mais un fait constant, c'est qu'un mois de mai, juin, juillet et août, les huîtres jettent leur *frai*, substance laiteuse de figure lentilleaire, dans laquelle on aperçoit, avec un bon microscope, une infinité d'ovules, et, dans ces ovules, de petites huîtres déjà toutes formées. Ces dernières se fixent sur des rochers, des pierres, de vieilles ecailles ; elles grossissent les bancs naturellement composés de leurs vénérables aïeules :

Petit poisson deviendra grand, l'ouvrage que Dieu lui prête vie.

Après avoir frayé, les huîtres sont naigres, malades et même malsaines, au dire de quelques auteurs, démentés par de voraces et courageux ostroépiles ; toutefois, les véritables amateurs s'en abstenent jusqu'au 1^{er} septembre. Du reste, la pêche est déclinée sur les côtes de France durant les quatre mois du frai ; elle doit cesser entièrement le 30 avril. Les huîtres qu'on trouve dans le commerce après cette époque ne sont plus que des huîtres de contrebande.

Aucune partie de notre littoral ne recèle de couches d'huîtres aussi épaisses que la baie de Cancale, située entre ce port, le Mont-Saint-Michel et Granville. C'est là que nous nous transporterions pour assister aux travaux des populations riveraines.

Le temps est favorable, une jolie brise fait clapoter la mer, des bateaux non pontés, de dix à vingt tonneaux, montés chacun par deux ou trois hommes, sortent sous voile des criques du voisinage. Ils se dirigent aussitôt sur les bancs d'huîtres qui recouvrent le sol à une grande distance en tous sens. L'horizon est chargé à perte de vue de voiles où le soleil se reflète, un spectacle mobile et pittoresque anime la baie ; au large, ce sont encore des barques orientées sous toutes les allures. Mille bruyantes clamours retentissent ; hommes, femmes, enfants, se pressent à l'envi dans ces canots plus petits qui passent entre les grandes embarcations ; celles-ci dérivent en traînant par le fond leurs *dragues*, dont il faut maintenant donner une description précise.

La drague est un grand instrument en fer d'environ six pieds de long sur deux de hauteur ; sa forme est celle d'un chassis sur lequel est fixé une sorte de filet fabriqué en mailles de fer. Les pêcheurs, arrivés au lieu convenable, orientent leur barque de manière que sous l'effort du vent ou du courant elle glisse parallèlement à elle-même. Alors on mouille la drague retenue à bord par un bout de corde. L'instrument qui racle le banc d'huîtres détache et reçoit dans son filet tout ce qui n'est pas trop adhérent ; au bout de quelques instants, les pêcheurs hissent la drague, yident sa poche remplie et la mouillent de nouveau.

Chaque bateau est muni de deux dragues plus ou moins lourdes suivant la nature du fond et la résistance à vaincre.

Dans l'enceinte de l'art, on employait pour la pêche de longs râteaux de fer à dents recourbées au moyen desquels les pêcheurs ramenaient à bord les huîtres arrachées à la surface du banc ; mais cette méthode, qui ne peut être pratiquée hors des fonds de peu de profondeur, est totalement abandonnée par les riverains de la Manche ; elle n'est plus en usage sur le reste de notre littoral, que dans quelques criques où les huîtres ne sont pas l'unique base de l'industrie maritime du pays.

Ajouterons-nous qu'à Mahon, dans la Méditerranée, la pêche des huîtres est faite par des plongeurs qui exposent leur vie pour les détacher des rochers sous-marins ?

Parlerons-nous des huîtres à perles, qui sont l'objet des périlleux travaux des pêcheurs du golfe Persique ? Mais cette seconde pêche ne peut être légèrement traitée en quelques lignes, et nous écrivons au point de vue gastronomique, comme diraient nos hommes d'Etat, qui usent ou abusent à tous propos des *points de vue*, surtout quand ils sont *sérieux*.

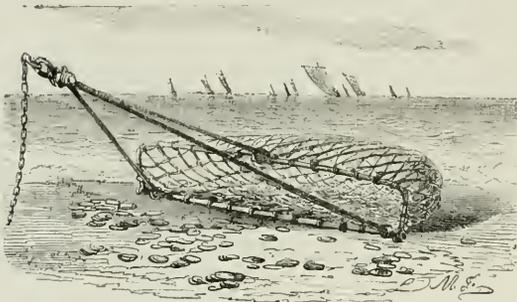
Or, rien de plus sérieux qu'un bon plat d'huîtres ; le sage Montaigne devait penser ainsi, quand il disait : « Être seul à la table ou se priver de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un ; puisqu'il faut choisir entre les deux, hasardez quelque chose à la suite du plaisir. »

Plaçons-nous simplement sur la pèche de Cancale, au moment où les bateaux pêcheurs accostent pour se décharger ; voici que, les voiles amenées on se see, ils s'éclouent, suivant l'heure de la marée, de manière à être le plus près possible du bord ; les mannes ou paniers sont remplis et portés à terre ; les femmes et les enfants prennent part à ce travail, car toute la population vit de la pêche et de la pèche. Voici déjà sur le haut de la digue une voiture prête à partir pleine de bourriches et de marée.



(Depart pour la pêche des Huitres.)

7 Mais c'est là, il faut le dire, une sorte d'exception : l'huître | réservoirs nommés *parcs*, où elle acquiert une saveur non- | Les mairies dans lesquelles on porte à terre les produits-
de luxe ne nous arrive pas directement du banc où elle s'est | vele. Et qu'on n'aille pas croire que les bateaux de pêche | de la pêche sont vides; l'on procède au triage des huîtres,



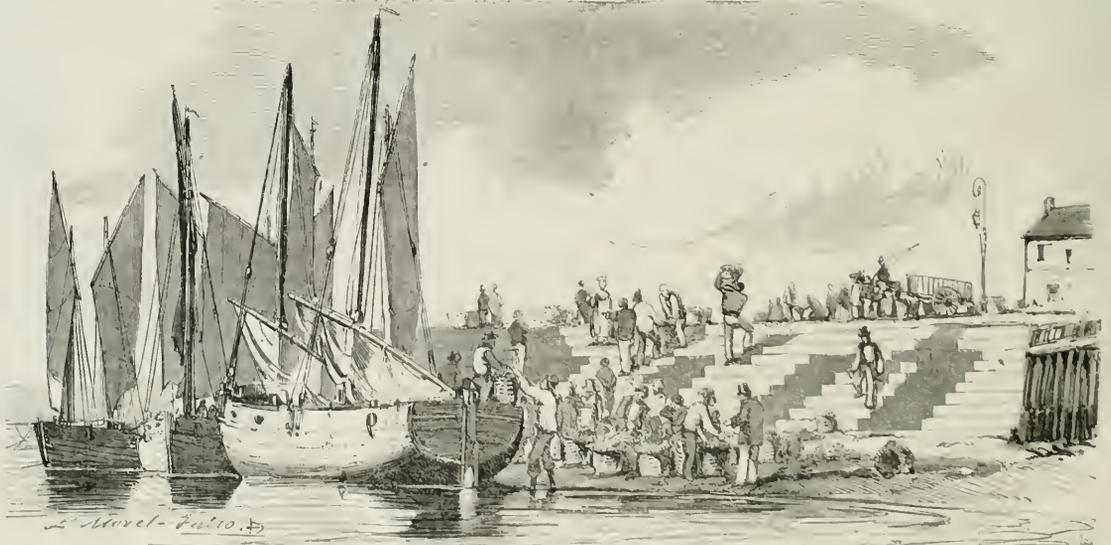
(Pêche des Huitres à la drague.)

se déchar-
gent simple-
ment dans les
parcs. La dra-
gue a ramené
du fond mille
matières hété-
rogènes, des
substances é-
trangères, des
coquilles bri-
sées, ou encore
des testacés
informes et
vieux peu
dignes des
soins assidus
dont les lui-
tres de choix
seront l'objet.
Aussi, voyez
sur la grève
ces femmes
et ces enfants



(Pêche des Huitres au râteau.)

développée. Avant de paraître sur nos tables, elle doit séjour- | occupés maintenant à séparer l'ivraie du bon grain, à trier | on les visite une à une, et l'on n'admet aux honneurs et pri-
ner dans des fosses d'environ quatre pieds de profondeur, | les huîtres, pour être technique. | vilèges du parage que des bivalves irréprochables.



(Retour de la pêche des Huitres.)

Hâtons-nous d'ajouter que les bateaux de Granville, de Cancale et des petits ports avoisinants ne s'occupent guère que de la pêche; d'autres bâtiments de vingt à quarante tonneaux vont le transport des huîtres, dont la plus grande quantité est parquée ensuite à Saint-Vaast, sortes d'entrepôt d'où on les dirige plus tard sur de nouveaux parcs.

On sait déjà que les fosses à huîtres sont creusées le long du rivage; ajoutons que tout parc doit avoir une certaine inclinaison vers la mer, qui l'alimente d'eau. Les huîtres y sont placées de manière à n'être exposées ni au contact de l'air ni à celui de la vase. L'emplacement d'un parc doit être choisi avec beaucoup de discernement; il ne faut pas que l'eau douce puisse l'envahir, ni même y pénétrer en trop grande abondance, car il est désormais avéré que la pluie est nuisible aux huîtres. Les grands froids et la neige leur sont funestes; la gelée les fait périr en peu de temps.

Aussi l'entretien des huîtres dans les parcs a donné naissance à une industrie particulière; après le pêcheur qui les arrache de leurs bancs, et le marin qui les transporte à terre, vient l'amareilleur, l'homme qui soigne l'huître parquée, et dont les travaux ont pour but l'amélioration de l'estimable testacé qui nous occupe.

Les amareilleurs rangent d'abord les huîtres dans les parcs, mais cela ne suffit point; pendant les premiers temps qui suivent la pêche, ils les retirent de l'eau, tous les trois ou quatre jours, à l'aide de râteaux de fer. Un triage de détail a lieu chaque fois; les huîtres mortes sont rejetées et les autres replacées dans les fosses. Il arrive même qu'on se voit obligé de les changer toutes de réservoir pour les préserver de quelque influence délétère comme ou incontrainable. L'huître parquée est d'une santé fort délicate, ce n'est pas sans dangers qu'elle passe de la vie sauvage des bancs à l'existence domestique. Mais aussi quelle fraîcheur rondelette, quel embonpoint exquis, quelle attrayante physionomie ne lui donnent point les soins de l'amareilleur!

Les huîtres qui ont séjourné à Saint-Vaast ne nécessitent pas tant de précautions, car elles ont déjà subi un parcage. Disons, sans plus tarder, qu'en général on garnit un parc six fois par an, trois fois au printemps et trois fois en automne. Les huîtres restent dans les parcs un ou deux mois.

Si l'huître ordinaire exige tant de culture pour mériter de figurer sur la table de gastronomie, quelle application soutenue ne faudra-t-il point pour obtenir l'huître verte? car les huîtres ne sont pas vertes sur les bancs de Cancale; elles n'acquiescent cette couleur recherchée des gourmets qu'à force d'études et de travaux. Il faut que le lieu où on les dépose soit bien nettoyé et garni de galets ou cailloux de mer; un parc neuf est le meilleur. Lorsque le galet se recouvre d'une légère couche de mousse verdâtre par l'effet de la stagnation de l'eau de mer, on reconnaît que le parc est propre à recevoir les huîtres.

Dans les fosses d'huîtres ordinaires, on amasse les huîtres sans grandes précautions; mais on doit déposer et ranger doucement celles qu'on veut faire verdifier. L'expérience de l'amareilleur constitue une science qui a ses arcanes, et certainement, nous qui dogmatisons ici, nous ne saurions pas disposer des huîtres avec assez d'art pour qu'elles obtinssent promptement la couleur désirée. Toutefois nous ne manquons

pas de leur faire subir un supplice semblable à celui de Tantale; nous les laissons cinq ou six heures sur le bord du parc avant de les y déposer, car il est notoire que la soif les porte à absorber l'eau du réservoir avec une avidité telle qu'elles verdissent ensuite en peu de jours.

contre pour venir nous tenter au milieu de Paris. Sur les bords des parcs, d'élégants établissements sont consacrés au culte gastronomique des huîtres. Cancale, Saint-Vaast, Courselles, et bien d'autres lieux, doivent être connus des gastronomes systématiques qui attendent la fortune au litou pour mieux dire, à table. Combien, au contraire, ils doivent aimer ceux qui descendent de voiture l'eau à la bouche, et entrent gravement à la Renommée du Parc aux huîtres.

L'amareilleur, armé de son râteau, détache et attire au bord de fraîches huîtres que l'écaillère ouvre à l'instant; les garçons courent, le vin blanc pétille, les propos galants circulent. Et l'on ose encore se servir de l'épithète d'huîtres pour stigmatiser l'incapacité! Injustice des hommes envers le stimulant de l'appétit et de la gaieté! Quel beau livre on écrirait en latin sur un tel sujet!

Voici donc l'une des deux catégories de gourmets pleinement satisfaite. — L'autre catégorie n'est pas moins respectable; elle est, du reste, en majorité. Paris est peuplé d'avidés ostrophiiles qui comptent sur l'arrivée des bourriches. — Que ceux-là jettent les yeux sur notre dernier dessin. — Voici des mayeres nous amenant au train accéléré ces épaves soigneusement recueillies et engraisées auxquelles nous accordons une si profonde estime.

Du mayerer, respectable industriel chargé de la rapide locomotion de l'immobile testacé, — du mayerer à l'écaillère, la transition est courte et journalière à Paris; mais nous n'irons pas plus loin, — ce serait faire injure à nos lecteurs. Ils ont au moins admiré l'ouvrière d'huîtres et son laboratoire, s'il ne leur est pas arrivé d'ouvrir eux-mêmes avec étonnement une bourriche d'huîtres arrivant directement de Courselles ou de Marennes.

Une observation physiologique sera mieux à sa place; aussi déclarerons-nous avec conviction que les meilleures huîtres

sont celles qui ont parqué longtemps. On les reconnaît à leurs coquilles devenues lisses, de raboteuses qu'elles étaient, ainsi qu'à leurs valves naturellement tranchantes, mais dont les bords ont été émoussés par l'effet du râteau de fer que l'amareilleur promène souvent dans le parc.

« Une huître pêchée à Cancale, en avril, déposée ensuite à Saint-Vaast pendant quatre ou cinq mois, et qui a séjourné un mois à Courselles, est parvenue à son dernier degré de perfection! »

Telle est l'opinion d'un des plus sages auteurs que nous avons consultés; telle est aussi la nôtre. Nul doute, lecteurs, que vous ne la partagiez, quand vous serez éclairés par une étude approfondie à laquelle nous vous invitons de tout notre cœur.

Six heures ont sonné! Hâtez-vous, hâtez-vous donc d'aller vous faire servir quelques douzaines d'huîtres de Courselles.

Votre goût et le nôtre sont partagés à Paris par bien des gens; car, en finissant, nous pouvons ajouter que la consommation annuelle de ces testacés ne représente pas moins de six cent mille francs, encore que le prix de l'huître soit très variable sur les bords de la mer. Tel jour, en effet, on paiera sept et huit francs la cloyère ou bourriche qui, le lendemain, ne vaudra que moitié... Mais déjà vous ne nous écoutez plus; allons donc aussi joindre l'exemple au précepte: « Garçon, six douzaines d'huîtres! »



(Triage des huîtres.)

« Dans les parcs d'huîtres blanches, a dit un érudit ostro-nome, il n'y a aucun inconvénient à laisser entrer l'eau salée; au contraire, dans ceux qui renferment les huîtres vertes, on doit interrompre toute communication avec la mer, ou du moins ne laisser entrer qu'un quart du volume d'eau contenu



(Parc aux Huîtres, à Cancale.)

dans le parc, et seulement aux nouvelles et pleines lunes; mais il faut bien se garder de la renouveler entièrement avant que les huîtres soient vertes.»

A Granville et à Saint-Vaast, où l'eau monte à chaque marée, les huîtres en effet ne verdissent pas.



(Voiture accélérée pour le transport des huîtres à Paris.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adaptés par le Journal.

Literarische Anzeize.

Mit dem 1. Januar 1844 hat ein neues Abonnement begonnen auf die Illustrirte Zeitung. Wöchentliche Nachrichten über alle Zustände, Ereignisse und Persönlichkeiten der Gegenwart. Jedem Sonnabend eine Nummer von 16 Foliosseiten mit 25 in den Text eingedruckten Abbildungen aus der Zeitgeschichte, dem öffentlichen und gesellschaftlichen Leben, Wissenschaft, Kunst, Musik, Theater und Moden. Vierteljährlich. Pränumerationspreis für 13 Nummern mit 350 Abbildungen f. 6 75 c.

Gestellungen werden in allen Buch- und Kunsthandlungen, in Paris bei JULES RICHARDY et Co, 6, rue de Couron, près la Chambre des Pairs, sowie in allen Postämtern und Zeitungs-Expditionen angenommen, und erhalten Subscribersumme auf 10 Exemplare das 11. frs.

Expédition der Illustrirten Zeitung in Leipzig.

INSTITUTION anglaise et étrangère (British and Foreign Institute), Hanover-square, London.

S. A. R. le prince Albert, patron de cette Institution, honora de sa présence la soirée d'ouverture qui aura lieu vendredi, 2 février, le lendemain de l'ouverture du Parlement.

Le noble comte de Devon présidera l'assemblée, et parmi les assistants se trouveront les ambassadeurs étrangers et beaucoup d'autres personnages de marque.

Comme cette Institution admet dans son sein les personnes de distinction de tous les pays étrangers aussi bien que de la Grande-Bretagne, on ne doute pas qu'elle ne soit jugée digne de l'attention des nombreux visiteurs qui, de France et des autres parties du continent d'Europe, viennent en Angleterre.

Londres, 22 janvier 1844.

JAMES S. RUCKINGHAM, Resident-Directeur.

H. Walkers Needle.



AGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale. Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'aiguille est rendue très-longue par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur tige et de leur œil. Les sachets qui les renferment portent en relief sur champ coloris une ressemblance frappante de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hameçons perfectionnés de H. WALKER, ses plumes métalliques et ses agrafes attirent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.

THROISÈME ANNEE.

LE MONITEUR DE LA LIBRAIRIE, Mémoire universel des publications françaises et étrangères, anciennes et modernes, publié avec la collaboration de MM. J.-M. ALBERT; BENOIST DE L'Y, philologue; G. BUCRET (de Bordeaux); Félix DELHASSE (de Bruxelles); Edm. DE MUNSE, de la Bibliothèque du Roi; DOUBIER DE BOSTRIBEAUC, bibliothécaire; F. GRILLE, bibliothécaire; Joseph-Marie GUARDY, de la Bibliothèque du Roi; Le ROI de Lancy; Charles NODIN, bibliothécaire de Farsenal; Ant. PÉRICARD, bibliothécaire; PILLOS, conservateur adjoint de la Bibliothèque du Roi; le baron F. DE REFFENBERG, bibliothécaire de Bruxelles; RICHARD (de Vosges), bibliothécaire; Cha. WEISS, bibliothécaire. — J.-M. QUARANT, rédacteur en chef, auteur de la France littéraire et de la Littérature française contemporaine.

Le Moniteur de la Librairie paraît les 1er, 10 et 20 de chaque mois. Chaque numéro, composé de 16 à 24 pages in-8 à deux colonnes, contient la matière de quatre feuilles ordinaires. Chaque numéro renferme: 1° Librairie française (publications nouvelles, classées par ordre de matières); 2° Prochaines publications; 3° Librairie étrangère (publications principales); 4° Revue littéraire et bibliographique; 5° Chronique et mouvement de la Librairie et de l'imprimerie; Questions judiciaires et des propriétés littéraires. Avis intéressant le commerce et la librairie. — Mutations de fonds. — Formation et dissolution de sociétés. — Faillites).

Prix de l'abonnement annuel: Pour Paris, 14 fr.; — pour les départements, 16 fr.; — pour l'étranger, 18 fr. — Les tables se vendent séparément 2 francs.

Prix d'insertion dans le Bulletin d'Annonces, tiré à 2500 exemplaires: La ligne de 70 lettres, 30 c. — La page de 64 lignes, 50 fr.

BUREAUX DU JOURNAL: RUE DE LA MOISSE, 11.

On s'abonne aussi au Comptoir des Imprimeurs-Unis, 15, quai Malakof, à Paris. — Et pour l'Allemagne, chez BROCKHAUS, à Leipzig; — pour l'Angleterre, chez H. BAILEY, 219, Regent-Street, à Londres; — pour la Russie, chez BELIZARD, à Saint-Petersbourg.

AGUILLES, ÉPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL ET GITCH, 50 King-William Street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour H. M. la Reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. Francis Clewom, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au soleil hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des dîners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Déjeuners à la fourchette, 4 shill. 5 den. Logement, 10 shill. 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 53.

OEUVRES COMPLÈTES D'HIOMÈRE, traduction nouvelle par P. GIGEY; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, jésus, à 3 fr. 50 c.

LE MONUMENT DE MOLIÈRE; par madame LOUISE COLET, poème couronné par l'Académie Française, lu au Théâtre-Français le jour de l'inauguration du monument de Molière; précédé de l'histoire du Monument, par M. ALEX. MARTIN, et suivi de la liste des souscripteurs; avec un dessin représentant le monument. Grand in-8. 2 fr.

ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame NÈGRE de SAUSSURE; précédée d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KEMZT, professeur à l'université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes Français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 1 vol. in-12, format du Million de faits, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1836 à 1845; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix: 45 fr.

LIBRAIRIE A. BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, 55, A PARIS.

PARTOUT, UN PFU DE TOUT, Souvenirs indigènes; par M. L.-L. LACOR, sous-intendant militaire en retraite, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre royal du Sauveur-de-la-Grece. — Un beau volume in-8, orné de cinq lithographies et de deux fac-similé de M. LAMARTINE et de madame DE SÈVRES-VALMOISE. Prix: 8 fr.

Le Roi a honoré de sa souscription, pour toutes ses bibliothèques, cet ouvrage, qui sera recherché de toutes les personnes qui aiment la poésie.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MËLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de HOYER, seul successeur des ci-devant Carmes dechaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1450 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêtés obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. HOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'asthme, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêtés, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, route 34 fois sur la devanture. M. HOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins

LIBRAIRIE DUBOCHET et Co, rue de Seine, 55.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-BEUVE, avec 800 dessins de TONY JOHANSTON. 1 volume grand in-8 jésus velin. 20 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PÂRIS, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 1 vol. in-18 sur jésus. 5 fr. 50

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur les pentes Italiennes des Alpes; par R. TOPFER; 400 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME. Un très-beau volume grand in-8 jésus de 500 pages. Prix, broché, 46 fr.

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène; de Murat; et de Poniatowski; d'après les dessins de M. Hippolyte Bouteigne. 50 livraisons, composées chacune d'un ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison: 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets coloriés à l'aquarelle, qui forment, avec le texte, un magnifique Album. Prix: 45 fr.

On souscrit, à Paris, chez J.-J. DUBOCHET et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

HISTOIRE DE GIL-ILAS DE SANTILLANE, par Le SACÉ; précédée d'une Notice sur l'auteur, par Ch. NODIN; ornée de 600 dessins par Gouyet, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 4 vol. grand in-8 jésus. 15 fr.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. ALCADE, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTES, avocat; PAUL GUYAN, auteur d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LÉON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LEMOIX LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEPRINZ, docteur en médecine de la Faculté de Paris; Ch. MARTIN, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. VERGE, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Éblson, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 42 fr

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, 174, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.

L'approche de la saison des bals et des réunions habituelles de l'hiver, le soin de la toilette devient pour nos dames élégantes un grave sujet de préoccupation; notre mission est

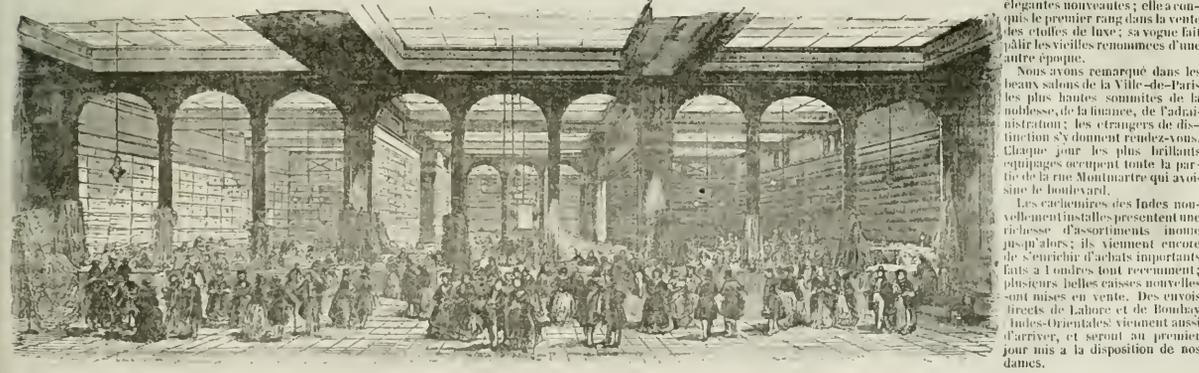
de les renseigner, de leur dire quels établissements méritent leur préférence, jouissent de la vogue la plus soutenue et la justifient le mieux. En première ligne, nous n'hésitons pas à placer

le bel établissement de la Ville-de-Paris, 174, rue Montmartre. C'est la maison modèle de l'époque: toutes les classes y abillent, la classe riche et élégante surtout, abondamment ses ac-

cieuses habitudes, non par un vague désir de changement, mais parce que la toge est mieux, plus beau et à meilleur marché qu'ailleurs. Les Ville-de-Paris est citée pour ses beaux vêtements, ses riches soirées, ses dentelles, ses élégantes nouveautés; elle a remporté le premier rang dans la vente des étoffes de luxe; sa vogue fait pâlir les vieilles renommées d'un autre époque.

Nous avons remarqué dans les beaux salons de la Ville-de-Paris les plus hautes sommités de la noblesse, de la finance, de l'administration; les étrangers de distinction s'y donnent rendez-vous. Chaque jour les plus brillants équipages occupent toute la partie de la rue Montmartre qui avoisine le boulevard.

Les élégances des Indes nouvellement installées présentent une richesse d'assortiments inconnue jusqu'alors; ils viennent en outre de s'enrichir d'achats importants faits à Londres tout récemment; plusieurs belles robes en soie sont mises en vente. Des envois directs de Lahore et de Bombay (Indes-Orientales) viennent aussi d'arriver, et seront au premier jour mis à la disposition de nos dames.





(Figure allégorique de Février — Les Poissons.)

Modes.

Jamais, peut-être, on n'a tant accordé à la fantaisie qu'en ce moment; elle seule paraît être consultée pour les toilettes de soirées. On demande à l'Algérie ses turbans, à l'Italie ses coiffures, à l'Espagne ses basquines; car la robe à deux jupes, dont la seconde est ouverte tout autour, ne rappelle-t-elle pas la basquine espagnole? Il faut dire que ce mélange donne de la gaieté et du brillant à nos réunions. Pour les toilettes de ville, on ose moins, et les façons de robes restent simples; ainsi une robe à

jupe, en tablier; c'est, du reste, avec les garnitures à la vieille mode, la plus en faveur de la saison.

La forme des chapeaux varie peu, et pourtant madame Alexandrine sait y ajuster des ornements nouveaux; elle entend à merveille la garniture du dessous de passe, et c'est là presque tout le secret du chapeau. Et puis quels coquets bonnets nous lui devons! comme ils sont variés! Que ses nœuds de rubans sont bien posés! que ses fleurs délicates et fines se mêlent gracieusement à la blonde! Est-ce qu'il peut y avoir une femme laide avec tous ces gracieux chiffons?... Les coiffures de dentelle sont très à la mode, et d'ailleurs la dentelle se mêle toujours parfaitement bien à toutes les parties de la toilette. Nous avons vu l'autre jour, ou plutôt l'autre soir, un voile de dentelle posé en tablier sur une jupe de satin blanc; de chaque côté le voile était drapé de manière à diminuer de largeur à volonté, et des nœuds de rubans retenaient la draperie de distance en distance. Cette garniture était charmante, et, comme on doit le penser, très-facile à exécuter. Les robes de tulle ou de crêpe; mais on préfère le tulle dit *illusion*, parce qu'il se drapé plus facilement. Deux jupes de tulle, dont la seconde, plus courte et d'un seul morceau, vient se terminer en draperie à la taille, sont très-jolies; deux bouquets doivent fixer les plis de cette draperie sur la jupe de dessous. Dans la soirée dont nous parlions tout à l'heure, une toilette un peu scruieuse, mais fort riche, se composait d'une robe en velours nacarat, ouverte devant, sur un tablier de satin de la même nuance, garni de deux hauts volants d'Angleterre; le volants était retenu par cinq nœuds de chaque côté, formés en barbes d'Angleterre, dont le cœur était une agrafe en brillants; le corsage était plat, décolleté, avec des manches courtes couvertes de dentelle.



laçures croisées, telle que l'Illustration la représente ici, est déjà très-élégante. Souvent on dispose les laçures sur le devant de la

Correspondance.

A. M. L. G. — Ce n'est pas, comme vous dites, faute de goût pour la poésie. Nous aimons autant que vous cette chose rare; mais nous ne saurions prendre pour de la poésie des sentiments vulgaires exprimés en vers sonores.

Il n'est pas de degrés du médiocre au pire.

Tâchez de décider M. Beranger et M. de Lamartine à mettre notre goût à l'épreuve.

L. M. ... à La Rochelle. — Nous n'avons pas reçu la brochure annoncée par votre lettre; nous serons charmés de vous être agréables.

A. M. H., à Lyon. — Nous sommes en mesure pour les deux

expositions, la peinture et l'industrie. Nous entendons rester parfaitement libres, et ne voulons faire aucun appel aux intéressés. Nous savons quels peuvent être les profits d'une autre manière de procéder. Ces profits ne nous tentent pas.

A un anonyme, à Paris. — C'est impossible. Il est lui-même un des rédacteurs de l'Illustration. Tous les jours, de quatre à six heures.

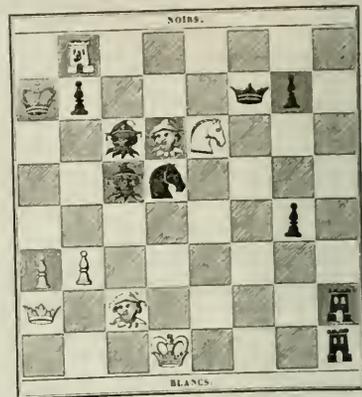
Échecs.

SOLUTION DU PROBLEME N° 6, CONTENU DANS LA TRENTIÈME LIVRAISON.

- | | |
|--|--|
| <p>BLANCS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le R à la quatrième case de son C. 2. Le P du F de la D, un pas : à dame. (Ou chout à C.) 5. Le C de la D à la septième case du R. 3. Le I de a D à la cinquième case du F du R; échec et mat. | <p>NOIRS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le P de la T de la D, un pas. 2. Le P de la T de la D, un pas. 3. Le P de la T de la D, un pas : à dame. |
|--|--|

N° 7.

LES BLANCS FONT MAT EN CINQ COUPS.



(La solution à une prochaine livraison.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Richard Cœur de Lion est un opéra en trois actes, et on prétend qu'Adam l'a rajourné.



QUE



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinnoi-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE ET C^e. rue Damiette, 2